

U.B.C. LIBRARY	
CAT. NO.	LE3 B7. 1934 A8. Y6 A5
ACC. NO.	87973

LES ANGLAIS DEVANT L'OPINION FRANCAISE  
AU DIX-HUITIEME SIECLE

- by -

Lilian Mary Youds

*Approved.*

---

*Acting Head of Department.*

Thesis submitted for the Degree of  
Master of Arts  
In the Department of  
Modern Languages

*Accepted:*  
*May 1, 1934*

The University of British Columbia

April, 1934.

## CHAPITRE I

L'éveil de l'intérêt à l'égard des Anglais.

Pour les Français du dix-septième siècle, la Manche, avec ses brumes et ses eaux orageuses formait une barrière insurmontable entre leur pays charmant et ensoleillé et cette île mystérieuse au nord, où demeurait une race étrangère et formidable. Ce n'est pas qu'ils faisaient grand cas de cette barrière. Leurs yeux se tournaient rarement vers le nord, et si, par hasard, cela se passait, après un regard passager, ils se détournaient avec un frisson de dégoût et tournaient encore une fois vers la cour de Louis le Grand, qui représentait pour eux le centre de l'univers. Les rayons qui émanaient du trône du roi soleil ne pouvaient pas pénétrer les brumes de la Manche et les insulaires farouches étaient donc objets de pitié. Car les Français du dix-septième siècle considéraient leur pays comme l'héritier directe de la lumière et de la douceur de <sup>la</sup> Grèce. Leur vie sociale possédait tous les agréments possibles. Autour du roi circulait une foule de gens dont chacun jouissait de son propre rôle dans ce spectacle, la cour de Louis XIV. Le bijou le plus étincelant dans la couronne que portait

la tête fière du grand monarque, c'était la littérature française. Pour la plupart, admirateurs ardents des Anciens, les écrivains français les émulaient, les prenaient comme modèles, et produisaient des pièces sans tache, merveilles d'ordre et d'éloquence. Ceux qui jugeaient leurs écrits avaient les oreilles cultivées, et ils condamnaient tout ce qui montrait une trace quelconque d'irrégularité. Le bon goût était leur idole, et ils voyaient qu'en comparaison avec les autres pays, la France possédait le bon goût au plus haut degré. Louis XIV avait été piqué pour un moment par la curiosité à l'égard de cette île septentrionale. Il en a demandé des renseignements à son ambassadeur, et Comminges a répondu :

"Il semble que les arts et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour. Présentement elles ont passé en France."<sup>1</sup>

Ce sont les mots d'un diplomate mais ils reflètent parfaitement la fierté intellectuelle et exclusive des Français du Grand Siècle.

Pour la plupart ils ignoraient tout à fait la nature de leurs voisins. Ceux qui en savaient un peu l'histoire, les méprisaient, comme le faisait le Père Coulon qui

1. Cité par Texte, "Rousseau et les origines du Cosmopolitisme Littéraire", p. 16.

décrit ainsi 'cette île abominable':

"Elle a été autrefois le séjour des anges et des saints, et à présent elle est l'enfer des démons et des parricides."<sup>1</sup>

"Ces gens brutaux et "enragés quoique stupides et septentrionaux"<sup>1</sup> avaient les mains teintes du sang de leur Roi Charles I. Cet attentat avait rempli de dégoût les Français et, ne sachant rien des circonstances, ils l'ont regardé comme l'expression naturelle du caractère sauvage des Anglais. Tout ce qu'on savait de leur histoire démontrait ces mêmes qualités de brutalité, d'inhumanité, et de férocité. Le dégoût fondé sur l'histoire orageuse des révolutions et du régicide avait été augmenté par l'aversion que ressent une nation catholique pour un pays protestant. On lamentait la chute de l'église romaine et l'attribuait aussi au caractère barbare des hérétiques.

Ces préjugés étaient bien fondés dans l'ignorance. Presque toute avenue de communication entre les deux pays était fermée. Très peu de gens avant le dix-huitième siècle connaissaient la langue anglaise. Partout dans le monde civilisé on parlait français, et d'ailleurs qui prendrait la peine d'apprendre cette langue barbare, tâche difficile dont la récompense ne serait qu'une

1. Texte, op. cit. p.5.

connaissance d'une troupe de régicides et d'hérétiques. Convaincus de la supériorité de leur pays et de leur langue les Français étaient bien contents de rester dans leur ignorance profonde. D'ailleurs ils n'avaient pas l'esprit vagabond. Ils regardaient les voyages comme un procédé insensé. Le bon M. Coulon savait bien à qui il avait affaire lorsqu'il écrivait;

"Je ne conseille pas à un voyageur de s'engager bien avant dans ce pays, que la nature a mis sous un climat fâcheux et comme aux extrémités du monde, pour nous en fermer l'entrée. Il vaut mieux reprendre la route de France."<sup>1</sup>

Malgré ces préventions, beaucoup de monde poussé par la curiosité ou entraîné par les circonstances voyageait dans cette île. Beaucoup d'illusions étaient brisées et beaucoup de préjugés combattus. Un de ces voyageurs s'attendait à y rencontrer des chevaliers de la table ronde errants dans les bois; il s'étonnait "de ne pas rencontrer 'un seul pont ni une seule barrière à défendre, pas un seul château à forcer, point de torts à redresser ni de filous à punir; enfin pas le moindre petit galant à combattre. Hors quelques demoiselles en palefroi, que l'on rencontre de temps en temps, je n'aurais jamais cru être dans le royaume de la Grande Bretagne, tant

1. Cité par Texte, "Rousseau et les origines du Cosmopolitisme Littéraire", p. 5.

j'y trouve tout changé depuis le règne du roi Artus."<sup>1</sup>  
Sans doute Pavillon donnait la bride à son imagination. Ceux, plus prosaïques qui sont venus dans l'Angleterre sur des missions diplomatiques ont reçu une surprise agréable de se trouver tout à fait chez eux dans la cour de Charles II. Pavillon lui-même, désabusé de ses rêves chevaleresques nous assure que

"Quiconque par malheur ne peut être français  
Est ici beaucoup mieux qu'en aucun lieu du monde."<sup>2</sup>

Les Français fourmillaient à la cour et les Anglais les prenaient pour modèles dans toutes choses. On ne pouvait découvrir que très peu de l'Angleterre véritable dans cette cour francisée, et après des séjours courts, les diplomates partirent sans rien découvrir du caractère essentiel du peuple.

Cependant, les exilés qui s'abritaient dans ce domaine de la liberté ont pénétré plus avant dans l'esprit du peuple. Saint-Evremond en est l'exemple le plus illustre, mais remarquons que cet homme cultivé a passé trente ans chez les Anglais sans apprendre la langue. Cela nous paraît incroyable, mais c'est une manifestation

1. Cité par Texte, op. cit. p. 7.

2. Cité par Ascoli, "La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII<sup>e</sup> siècle", Vol. 1, p. 270.

de l'esprit conservateur des Français du dix-septième siècle. Cependant, tout le monde cultivé parlait français et cet obstacle n'était pas insurmontable, et Saint-Evremond était content de sa vie passée dans ce pays 'dont les moeurs ressemblaient à tout ce qu'il pouvait regretter en France.' C'est de lui, le premier peut-être, que nous avons des louanges pour les Anglais, et des observations justes sur leur littérature. Plus tard venait une foule de réfugiés-- les Huguenots. Ceux-ci étaient disposés à admirer un pays qui leur donnait la liberté. L'oeil éveillé ils pénétraient au-dessous de l'écorce qui cachait cette île aux voyageurs passagers. Mais les résultats de leur propagande enthousiaste au sujet de leur pays d'adoption se montre dans le siècle suivant. Autant, et plus que les diplomates, les gens de métier contribuaient au dix-septième siècle, à éveiller de l'intérêt à l'égard de l'Angleterre. Leurs contes de voyage servaient à former des liens presque imperceptibles mais néanmoins signifiants entre les deux pays. Il y avait un commerce soutenu entre les marchands des deux pays. Surtout ce sont les gens de métier, les maîtres de danse, les cuisiniers, les tailleurs et ainsi de suite qui venaient continuellement dans un pays où on estimait

tant leur adresse. On ne peut pas estimer avec précision l'influence de ses rapports, mais sans doute ils contribuèrent beaucoup à la formation de l'idée toujours plus claire des Anglais au cours du dix-septième siècle.

Tous sont d'accord dans leurs condamnations du climat barbare. Le brouillard, l'air fumé, le vent d'est malsain, les rendaient tous misérables. Nous pouvons pardonner à l'ambassadeur de Louis XIV ses observations peu charitables quand nous entendons que "M. de Comminges a un rhume éternel"<sup>1</sup> La perversité de ce climat où

"Le ciel n'y pleut que sur les foins,"<sup>2</sup>  
a dû exaspérer les habitants d'un pays libre de brouillard. M. Ascoli nous raconte une histoire agréable à ce sujet:

"Un ambassadeur d'Espagne .... ayant passé six mois à la cour d'Angleterre sans voir le soleil, cela lui parut si surprenant que quand il s'en retourna il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque chose aux courtisans qui lui disaient adieu. 'Je vous prie, leur dit-il, d'assurer le roi, votre maître, de mes respects, et de saluer le soleil de ma part, quand vous le reverrez!'"<sup>3</sup>

Quoiqu'ils ressentissent un dégoût naturel pour ces brouillards et ces cieux gris, il y en avait déjà quelques uns qui goûtaient les charmes des paysages anglais. M. de Coulan a recommandé à ses lecteurs de

1. Cité par Ascoli, op. cit., Vol. 1, p. 295.
2. Saint-Amant, cité par Ascoli, op. cit., Vol. 1, p.268.
3. Ascoli, idem, p. 293.

rentrer dans leur pays natal aussi vite que possible, mais Sorbière, dans 1664, loue ces paysages verts. Il trouve "l'herbe y a une plus belle couleur qu'ailleurs." Il s'extasie sur ces parcs "où les daims se promènent à grosses troupes, sur l'abondance des arbres et des haies qui sillonnent la campagne."<sup>1</sup>

Peu de monde au dix-septième siècle avait le goût pour les paysages rustiques; ce sont les personnes qui provoquaient une curiosité vive. Arrivé à Londres, le voyageur français était frappé tout de suite par la singularité des Anglais. Venu de Paris où on pratiquait les arts de la société plus qu'en aucun autre lieu du monde, il était choqué par la bizarrerie et le mépris des bienséances qu'il pouvait trouver en Angleterre. La démarche même des insulaires les étonnait. Dans St. James' Park, rendezvous du beau monde à Londres, les Français étaient "surpris de voir la hâte de tous ces promeneurs: point de belles nonchalantes ici, et de gentilhommes désœuvrés: on court à la promenade comme à un exercice salutaire."<sup>2</sup> On remarquait partout la vigueur des Anglais, leur joie dans l'activité du corps, leur penchant pour les jeux violents et souvent

1. Sorbière, cite par Texte, op. cit., p. 27.

2. Cité par Ascoli, op. cit., Vol. 1, p. 304.

dangereux. On considérait ces combats où on répandait librement le sang, comme une manifestation de plus de la sauvagerie des Anglais. Le Père Rapin raconte que

"Les Anglais, nos voisins aiment le sang dans leurs jeux. Par la qualité de leur tempérament ce sont des insulaires séparés du reste des hommes. Nous sommes plus humains. La galanterie est davantage dans nos moeurs."<sup>1</sup>

Vraiment, pour la plupart des Français du dix-septième siècle les Anglais étaient de véritables monstres, "plus sauvages que leurs dogues."<sup>2</sup>

Mais une fois qu'ils se sont accoutumés à ces démonstrations violentes, et à la brusquerie des Anglais, les voyageurs sympathiques et sans préjugés y ont découvert certains traits qui éveillaient de l'admiration. La violence des jeux démontra du moins que les Anglais ne manquaient pas du courage. On se souvenait encore vaguement de la prouesse des Anglais dans les guerres du Moyen Age. On voyait partout leur dureté et leur stoïcisme qui les menaient au mépris de la vie elle-même. Beaucoup de monde témoignent du grand nombre de suicides; plusieurs l'attribuaient à l'influence du climat morne, mais quelquesuns l'estimaient comme une manifestation de leur mépris de la mort. D'un individualisme outré,

1. P. Rapin, "Réflexions sur la poétique", Ch. 20, p. 186, Ed. 1709 Amsterdam.

2. Saumaise, cité par Texte, op. cit., p. 3.

l'Anglais se montrait aussi très sensible aux droits des autres. Il y avait donc de l'indépendance et de l'intégrité dans ses moeurs. Très fiers de leur pays, et d'une insularité arrogante, <sup>ces gens</sup> ~~ils~~ se sont démontrés assez modeste comme individus. Montesquieu remarque que "la nation est insolente, et les particuliers modestes." On a trouvé qu'ils cachaient sous leurs extérieurs fiers et froids des coeurs sensibles et qu'ils étaient capables des sentiments les plus généreux.

C'est surtout à l'égard des qualités intellectuelles qu'on commençait à admirer les Anglais, et cette admiration allait s'accroître et mener à l'infiltration de l'esprit anglais dans la France au siècle suivant. On trouvait les insulaires aussi indépendants dans leurs opinions que dans leurs actions. Chacun examinait librement les questions de religion et de politique. Les esprits libres des années suivantes allaient louer l'Angleterre comme une sorte de Paradis terrestre pour cette liberté de pensée. Mais le libre examen de ces questions était défendu en France, et on ne peut pas attendre trop d'admiration pour une hétérodoxie si audacieuse. Il n'y avait pas de restrictions semblables dans la philosophie pure; ceux qui cherchaient à sonder

ces profondeurs exprimaient librement leur admiration pour les philosophes anglais. Bayle dit "Ce sont les gens du monde qui ont l'esprit le plus profond, et le plus méditatif." La Fontaine lui-même, tout au milieu de l'âge d'or de la littérature française dit à l'égard de leurs poursuites intellectuelles:

".....Peuple heureux, quand pourront les Français se donner comme vous, entiers à ces emplois."

Tout en méprisant leur manque de galanterie on commençait donc à louer leurs qualités incontestables d'esprit.

Saint-Amant, en contrastant les Anglais avec les Français exprime bien cette appréciation:

"A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du discours et à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent et les Anglais qui parlent."<sup>1</sup>

Les esprits fins commençaient à estimer leurs voisins intellectuels. Cependant dans le commun des hommes, l'intégrité intellectuelle, la philosophie et le bon sens, comptaient pour très peu dans leur estimation générale du caractère anglais. On prêtait très volontiers les oreilles aux contes des passetemps barbares des

1. Saint-Evremond, Oeuvres Choisies, p. 339.

étrangers, et dans l'estime générale du Français au dix-septième siècle, l'Anglais était un homme violent qui manifestait un manque déplorable de bon goût.

Les voyageurs bavardaient dans les salons ou dans les boutiques, et de ces associations directes avec l'Angleterre résultaient une idée toujours plus claire des insulaires. Mais les opinions les plus significatives étaient fondées sur les associations indirectes qu'ils formaient en lisant et discutant. "Les circonstances historiques leur cachaient la prodigieuse floraison de la littérature anglaise au seizième siècle"<sup>1</sup>, mais les idées abstraites échappaient au delà des barrières, et les hommes doctes estimaient fort les idées philosophiques et scientifiques des Anglais. Quelques grands noms de philosophes étaient connus même chez les courtisans de Louis XIV. Un tel est le chancelier Bacon dont on disait:

"Vous ressemblez aux anges; on entend parler d'eux sans cesse; on les croit supérieures aux hommes, et on n'a jamais la consolation de les voir."<sup>2</sup>

Le chancelier érudit exerçait une fascination d'autant plus forte qu'il est sorti d'une race qu'on estimait si barbare. "Saint-Amant lui-même, si mal disposé pour

1. Texte, op. cit., p. 14.

2. D'Effiat, cité par Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 40.

les Anglais dans son Albion, daigne faire en sa faveur une exception:

"Si parfois quelque homme rare  
Tel qu'un illustre Bacon  
Naît en ce pays barbare!..."<sup>1</sup>

Bayle le nomme 'un des plus grands esprits de son siècle'. Le Journal des Savants en parle avec éloges; Gassendi et Pascal s'avouent redevables à lui, et Descartes "a surtout apprécié dans Bacon l'homme qui ne craignait point pour se dresser contre Aristote."<sup>2</sup> Les philosophes français l'estimaient comme un maître et son renom a dû pénétrer même parmi les laïques. On avouait librement la supériorité des Anglais dans les sciences naturelles. Le renom de Locke et de son disciple Shaftesbury est passé en France. A présent, c'est vrai, on se contentait d'accepter le dicton de Bayle à l'égard de Locke. "C'était un homme rare, un grand homme qui faisait honneur à son siècle,"<sup>3</sup> mais dans le siècle suivant on allait dévorer ses oeuvres avec ardeur.

Hors des traités scientifiques, les livres qui exerçaient l'influence la plus grande dans la formation de la conception du caractère anglais, étaient les traités moraux. On goûtait les essais de Bacon, et les traces

1. Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 37.

2. Idem, p. 38.

3. Cité par Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 85.

de son influence se montrent dans La Rochefoucauld et La Bruyère. Ceux-ci aussi sont débiteurs indirectes, comme le montre M. Ascoli, de l'oeuvre de Joseph Hall, 'oeuvre pleine de philosophie et de solidité.' On commençait à attribuer aux Anglais ces qualités de philosophie et de solidité--en bref, le bon sens.

On goûtait non seulement les idées purement philosophiques, mais aussi les doctrines politiques qu'on trouvait chez les écrivains anglais. Nous trouvons dans Bayle des louanges pour les essais de Milton sur les questions de la liberté ecclésiastique, domestique, et civile. On lisait déjà avec un intérêt croissant, les oeuvres de Locke dans lesquelles on trouvait un appel constant à la raison. On commençait à voir dans les Anglais les défenseurs de la liberté religieuse et intellectuelle. Hobbes en est le prototype et "le portrait que Bayle trace dans une note de son Dictionnaire est une première ébauche de ces figures de savants honnêtes gens qui au siècle qui vient fourniraient comme un type idéal d'intelligence et d'honneur."<sup>1</sup> Il n'y avait pas encore un intérêt profond dans les questions de la liberté, et peu de gens comprenaient la portée des

1. Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 110.

oeuvres anglaises, mais on entendait parler de leur érudition et on ne croyait plus qu'au-delà de la Manche "c'est le désert et la nuit."

Il y avait donc parmi les hommes doctes un intérêt croissant dans les découvertes scientifiques et dans la philosophie de l'Angleterre. Mais on ne pouvait pas encore comprendre la manifestation subtile de l'esprit d'un pays, qui se trouve dans la littérature pure. Ne sachant rien de la langue, on ne pouvait pas goûter en original les oeuvres poétiques. Les idées ont la même valeur dans chaque langue mais l'essence d'une oeuvre poétique s'évanouit lorsqu'on la traduit. Ne sachant rien de la poésie anglaise on tirait une conséquence fausse qu'il n'y en avait rien, et du Bos dit:

"Il n'est sorti de ces extrémités du nord que des poètes sauvages, des versificateurs grossiers et de froids coloristes."<sup>1</sup>

De temps en temps on entend le nom de Milton; Comminges a dit à son souverain que s'il restait quelques vestiges des arts en Angleterre "ce n'est que dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan, et dans les derniers siècles, d'un nomme Miltonus qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins

1. Cité par Ascoli. op. cit.. p. 428.

de leur roi."<sup>1</sup> Il n'y a aucun vestige d'appréciation pour l'épopée anglaise. Pour cela il nous faut attendre la Dictionnaire de Bayle. Le manque des règles choquait les Français. Ils goûtaient le poète Waller car, plus qu'aucun de ses contemporains, il possédait les qualités françaises d'harmonie et d'ordre. Le nom de Shakespeare est presque inconnu. Saint-Evremond a assisté à quelques unes de ses pièces, mais il ne dit rien de l'auteur. Cette lacune n'est pas surprenante lorsque nous considérons l'attitude des Anglais de l'âge classique envers leur grand dramaturge. Ils ressentaient sa grandeur, mais presque autant que les Français leurs modèles, ils déploraient chez lui le manque du bon goût. Néanmoins on commençait à sentir la grandeur de la tragédie anglaise. Le Père Rapin se montre un critique fin lorsqu'il remarque que

"Les peuples qui paraissent d'avoir plus de génie pour la tragédie de tous nos voisins sont les Anglais. Et par l'esprit de leur nation qui se plaît aux choses atroces et par le caractère de leur langue qui est propre aux grandes expressions."

Mais il ajoute, "notre nation, qui s'est plus appliqué à ce genre d'écrire que les autres, y a le meilleur réussi."<sup>1</sup> C'est la violence de la tragédie anglaise

1. P. Rapin, op. cit., p. 193.

qui les choque autant que le barbarisme des moeurs.

Quant aux comédies anglaises, on pouvait les goûter plus facilement, car il y avait là dedans beaucoup de l'influence française. Saint-Evremond parle des 'belles comédies' et les loue librement. Il a lui-même fondé son "Sir Politick-Would-Be", sur une pièce de Ben Jonson, choix signifiant, car c'est dans Jonson que nous trouvons les qualités françaises de clarté et d'ordre. Plus connus que les comédies, sont quelques romans anglais, précurseurs de ces grands romans sentimentaux qui allaient faire fureur au siècle suivant. Ce sont "L'Arcadie" de Sir Philip Sydney, "Pandosto" de Greene, et "The Man in the Moon" de Godwin; celui-ci a influé sur l'oeuvre de Cyrano de Bergerac. Mais les livres qui pénétraient dans la France sont rares. Il n'y avait rien de comparable avec la discussion informée et pénétrante de la tragédie classique française que nous trouvons dans l'oeuvre de Dryden, "The Essay of Dramatic Poetry". Shakespeare, Milton, Jonson et Spenser sont seulement des noms pour les Français, et parmi les qualités qu'on commence à attribuer aux Anglais on ne peut pas trouver encore celle de grand écrivain.

Alors ce n'est pas pour nous surprendre s'il y avait tant d'idées défavorables au sujet des Anglais.

Très peu de gens pouvaient lire les traités philosophiques; on peut dire que personne n'a pu attraper l'essence de la littérature anglaise. Il ne restait que la vie de société, qui n'était à la cour qu'un reflet assez bizarre de celle des Français. Quant à l'habitude des Anglais de se retirer dans la campagne, d'aller à la chasse avec un enthousiasme outré, les Français ne pouvaient pas le comprendre. Cela démontrait pour eux un manque de bon goût et il fallait cela avant tout. On ne peut pas donc attendre du Français du Grand Siècle, de l'estime pour une nation tout à fait opposée à eux dans le caractère. Ami du cohérent, voire du conventionnel, il trouva dans l'Angleterre un individualisme outré. Accoutumé à la conversation brillante et vivace des salons, il était fort dégoûté du silence morne des "coffee-houses" où on buvait sans gaieté et parlait sans vivacité. Dans les salons français régnaient les femmes belles et spirituelles; les femmes ne contribuaient presque rien à la conversation anglaise. En les jugeant du point de vue d'êtres sociaux, les Français condamnaient les insulaires au mépris. Il nous faut attendre un changement dans le point de vue français. Lorsque cela arrive au siècle suivant, on tournera les yeux des singularités

des Anglais à leurs qualités d'esprit. Les exilés protestants avaient démontré celles-ci à leur compatriotes. La semence est faite avec soin et la moisson sera abondante.

## CHAPITRE II

### L'éveil de l'admiration pour les Anglais

L'Anglais se dégageait lentement des brumes qui le cachai<sup>ent</sup> aux yeux des Français. Les préjugés s'évanouissaient, et, des contes innombrables qu'on rapportait de l'île du nord, on commençait à construire une opinion assez exacte de son caractère. Mais on le faisait presque sans le vouloir. On restait encore indifférent et un peu dédaigneux, et on entendait les contes des voyageurs avec l'intérêt détaché qu'on donne aux contes des pays lointains et inaccessibles. Il n'y avait rien de cet intérêt éveillé qu'on a dans un sujet qui nous touche de près. Les événements historiques de son voisin avaient de l'intérêt pour la France, parce que sa propre destinée en pourrait être affectée, mais on ne s'intéressait pas encore aux moeurs et aux idées des Anglais. On les jugeait inférieures et on leur restait indifférent. Croyant à leur monopole des agréments et des lumières du monde civilisé, ils étaient aveugles aux qualités de leurs voisins. Assuré de sa propre supériorité le Français du Grand Siècle était tenté de rester "dans l'heureuse persuasion que tout ce qui n'était pas français

mangeait du foin et marchait à quatre pattes."<sup>1</sup>

Au commencement du siècle suivant, la dorure de la cour de Louis XIV se flétrit un peu. Les défaites dans les guerres étrangères inspirées par l'ambition de Louis XIV diminuaient la splendeur de la France. Nous voyons un reflet de cette diminution dans la vie superficielle de la cour. Il n'y avait plus cette gaieté et cette joie de vivre qui rendaient la cour du jeune Louis un endroit si charmant. Attristé par les événements de la vie, Louis mettait sur sa cour dans les dernières années, le cachet de sa propre mélancholie. Sans le vernis de gaieté on commençait à voir les fautes du système et à murmurer contre les contraintes qu'imposait le roi. Les esprits les plus hardis levaient leur voix contre la tyrannie des lettres de cachet, et nous entendons des plaintes bien déguisées mais néanmoins réelles, contre un système dans lequel le roi possédait le pouvoir absolu et arbitraire, et où la vie n'était qu'un mélange de flatterie, d'ambition, de servilité et de peur, où les nobles haïssaient leurs inférieurs et flattaient leurs supérieurs, "se montrant pleins de morgue ou de dédain à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux et prêts à céder humblement aux grands."<sup>2</sup>

1. Cité par Texte, op. cit., p. 16.

2. Ascoli, op. cit., p. 442.

Aux penseurs cette tyrannie était encore plus irritante. Pour être approuvé par le censeur, un livre ne devait pas contenir le moindre soupçon de critique contre l'ordre social. Chaque idée nouvelle était supprimée même dans les sciences abstraites. Les pouvoirs sentaient instinctivement ce qui résulterait une fois qu'on commençait à développer l'esprit critique et l'appliquer aux institutions de l'état.

Malgré les efforts pour supprimer les esprits interogateurs, on voit s'éveiller un sentiment nouveau caractérisé par un intérêt vif dans la science et par une hardiesse dans les opinions. Cet éveil peut être comparé à celui de la Renaissance; alors on goûtait ardemment les joies de vivre; maintenant ce sont les joies plus austères de l'activité intellectuelle qu'on estime. A mesure que la gaieté disparaissait de la conversation, on commençait à discuter les questions sérieuses; par exemple on voit Fontenelle qui discutait les mystères de l'univers avec une grande dame du beau monde. Entourés de préventions les esprits curieux trouvaient un refuge dans la philosophie pure. Dans leurs recherches dans ce domaine ils se construisaient les outils dont ils allaient se servir contre les

conventions. Même en 1719, nous trouvons dans l'"Oedipe" de Voltaire un discours sur la faillibilité des rois. Oedipe nous est présenté comme un homme et non comme un être divin.

"Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère,  
Pour Hercule et pour moi c'est un homme ordinaire."<sup>1</sup>

Des pointes envenimées se cachent dans ce fourreau charmant, "Les Lettres Persanes" de Montesquieu.

Il est évident que ces écrivains s'occupaient surtout à plaire. Les fautes de la société, leur donnent des buts pour leur satire mordante et l'occasion de démontrer leur esprit étincelant. Mais il n'y a pas encore de zèle réformateur. Ils sont tous des hommes de leur siècle, aristocrates et fidèles, fondamentalement, aux institutions qui leur donnent un cadre doré pour leur vie aisée. Avant que la critique pût devenir vraiment révolutionnaire les écrivains devaient être touchés jusqu'au fond du coeur. Les hommes de lettres ne souffraient pas assez pour se lever contre la tyrannie d'un système qui, s'il mettait des contraintes sur leur vie intellectuelle leur accordait des pensions pourvu qu'ils remplissent leur devoir d'être amusants.

Ce n'est pas de la noblesse que pourra sortir une  
1. Oedipe, Act 11, Scene 4.

réaction contre l'ordre établi. Ils murmuraient contre ses limitations mais ils n'en désiraient pas le bouleversement. Ils acceptaient les choses comme ils les trouvaient et ne s'imaginaient pas qu'il existât dans le monde contemporain, des gens qui avaient secoué ces jougs. Leur pays, l'Angleterre, attirait celui qui ne pouvait pas rester dans la France. Car il y avait quelques uns d'entre eux qui s'opposaient à l'oppression, non avec le manque de chaleur des courtisans et des hommes de lettres, mais avec l'ardeur des gens dont les croyances les plus profondes sont attaquées. Les Protestants de France n'avaient rien à faire avec les compromis aristocrates. Il s'agit de leurs émotions profondes. Voltaire attaqua l'église romaine à cause du rôle politique qu'elle avait joué, mais pour les Protestants, c'était une question de dogme. Désireux de supprimer tout ce qui pouvait détruire l'unité de son royaume, Louis XIV révoqua l'Edit de Nantes en 1665. Pour les Protestants il y avait un seul sentier à suivre, celui de la fuite. La splendeur de la cour de Louis, les agréments de la vie sociale française ne comptaient pour rien contre leurs croyances religieuses.

Le pays qui attira la plupart des exilés protestants

était l'Angleterre. La religion protestante y était adoptée et on pouvait jouir là de la pleine liberté de conscience. On accueillit les exilés avec sympathie, et ils y trouvaient une atmosphère tout à fait opposée à celle qui régnait dans la France. Arrivant d'un pays où la liberté n'était encore qu'un nom, ils débarquèrent "dans un pays où un régime nouveau fait à la fois de liberté et de soumission à la discipline, d'indépendance et de respect, commençait, après quelques années d'incertitude à porter ses fruits."<sup>1</sup> Au lieu d'un roi arbitraire, ils trouvaient un monarque qui "tout puissant pour faire du bien a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion."<sup>2</sup> On s'émerveillait de trouver une telle liberté, et louait l'indépendance et la témérité qu'elle démontrait. Muralt a dit :

"Ce peuple n'a pas beaucoup d'égard pour les grands et n'est pas prêt à leur céder aussi facilement qu'on fait partout ailleurs. ... Les petits tiennent peu aux grands; il semble que personne n'ait pour eux cette crainte ni cette admiration si ordinaire chez les autres peuples."<sup>3</sup>

Une société qui possédait ces traits a dû attirer les hommes indépendants qui composaient les groupes de réfugiés

1. Schroeder, "L'Abbé Prevost", p. 33.

2. Voltaire, "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 89.

3. Cité par Lanson, "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 132  
note.

à Londres. Par la qualité de leur caractère, ils avaient de la sympathie pour les Anglais. Par les qualités de leur esprit, leur curiosité, leur soif pour le savoir, leur hardiesse dans les recherches, ils étaient tout à fait propres à agir comme intermédiaires entre l'Angleterre et la France. Libéraux zelés, ils désiraient ardemment répandre dans la France leurs découvertes de "l'île inconnue". Dans ce but, ils fondaient des journaux dans les pages desquels on trouve une véritable mine de renseignements sur la pensée anglaise de leur époque.

"Par eux la connaissance de la constitution anglaise se répand en Europe. .... Ce sont les gazettes de Hollande qui les premières cherchent à propager ouvertement le lockisme en France et qui poursuivaient de leurs sarcasmes la philosophie de Descartes.<sup>1</sup>

Ils répandaient non seulement les idées abstraites, mais aussi les oeuvres littéraires de leur pays d'adoption. Après avoir éveillé de l'intérêt par leur présentation de la philosophie anglaise, ils allaient plus loin et donnaient à leurs compatriotes la clef pour ce trésor caché, la littérature anglaise. Ils produisaient des traductions innombrables, et loin de s'isoler dans "une incompréhension superbe" ils faisaient leur possible pour instruire leurs compatriotes dans la langue anglaise.

1. Texte, op. cit., p. 21.

Les exilés travaillaient incessamment à leur tâche volontaire, et "la propogande active, incessante des réfugiés protestants en faveur d'un pays où régnait la liberté de penser et d'écrire contribua pour une large part à nous le rendre sympathique. Accueillis, protégés par le pouvoir à partir de 1688 ce sont les réfugiés qui nous apprennent à connaître les philosophes, les savants, les politiques anglais, dont les opinions hardies nous étonnent et nous charment."<sup>1</sup>

Après une génération de cette dissémination assidue des idées anglaises, le portrait de l'Anglais qui s'est imprimé dans les esprits des Français a dû être très différent de celui que nous avons trouvé au siècle précédent. Le respect pour les philosophes anglais provoqua du respect pour les habitants du pays. On pardonnait beaucoup à un peuple qui pouvait produire un Locke et un Newton. Le philosophe prenait la place du lutteur qui ne s'occupait que du combat à coups de poing. Le soupçon s'accroissait qu'après tout il y avait des qualités incontestables dans le caractère anglais. Muralt dit:

"Parmi les Anglais il y a des gens qui pensent plus fortment et qui ont de ces pensées fortes en plus grand nombres que les gens d'esprit des autres nations. La plupart négligent les manières et les agréments, mais ils cultivent leur raison."<sup>2</sup>

1. Schroeder, op. cit., p. 31.

2. Cité par Lanson, op. cit., p. 122.

La propagande des exilés donna une base solide à l'admiration croissante pour les Anglais, exprimée dans ce passage. En présentant l'Anglais dans le cadre que lui fournirent son histoire et son milieu ils accentuaient les qualités auxquelles ils étaient sympathiques eux-mêmes, l'indépendance et l'amour de la liberté. Auparavant on avait remarqué ces traits dans les moeurs des insulaires, mais trop souvent on les prenait pour la bizarrerie. Lorsque, dans les journaux protestants, on lisait l'histoire des Anglais et de leurs constitutions on <sup>commençait</sup> venait à voir la profondeur de leur amour de l'indépendance. De plus en plus on venait à comprendre les circonstances atténuantes qui excusaient leur histoire orageuse et leur tempérament sombre. Nous trouvons une justification de leur régicide dans Muralt:

"Si l'on veut dire qu'ils changent souvent de conduite à l'égard de leurs princes c'est peut-être qu'ils ont des princes qui, après s'être contenus dans les bornes réglées viennent à changer de conduite, et qui par là les obligent à en changer à leur tour, de cette manière, ce pourrait quelquefois être bon sens."<sup>1</sup>

On commençait donc à donner le nom de bon sens à cette barbarie qui les avait poussés à tuer leur roi. Dans le climat on trouvait encore une autre clef au mystère du caractère anglais. Après avoir été condamnés à vivre sous les cieux pluvieux de l'île brumeuse, les exilés

1. Muralt, lettre 1, éd. Ritter, p. 20, cité par Lanson "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 99.

excusaient les faiblesses de caractère, la mélancolie et la froideur. Comme l'exprime l'Abbé le Blanc plus tard,

"Tis to the fogs, with which their island is generally overspread, that the English are indebted for the richness of their soil, and the melancholic disposition of their constitutions ..... This same tendency to melancholy prevents their ever being content with their fate and equally renders them enemies to tranquillity and friends to liberty. Thus in the very nature of the air they breathe, we find the primary source of their inconstancy."<sup>1</sup>

Ces influences contribuaient à provoquer de la sympathie pour les Anglais. Les exilés étaient tout à fait entêtés de leur pays d'adoption. Attirés dans l'Angleterre par l'espoir de la liberté ils y trouvaient la réalisation de leur rêve. Ils trouvaient aussi que la liberté d'actions et de pensées avait rendu possible une floraison d'idées philosophiques et scientifiques et ils sentirent en eux-mêmes "l'élévation d'esprit" que donnait cette liberté.

"Je ne dois pas oublier de vous dire, dit Muralt, que sur toutes sortes de sujets il y a de bons écrivains parmi eux. Cela ne me paraît pas surprenant: ils se sentent libres; ils sont à leur aise; ils aiment à faire usage de leur raison; ils négligent cette politesse dans le discours et cette attention aux manières, qui dissipe et rend l'esprit petit; et enfin

1. Abbé le Blanc, "Letters on the English and French Nations".  
Vol. 1, p. 5. 6.

leur langue est riche et claire, difficilement un rien y paraît-il quelque chose. Quoi qu'il en soit, ils prétendent avoir devancé les autres nations dans les sciences de pas moins d'un siècle .....".<sup>1</sup>

C'était cette supériorité dans les sciences naturelles qui inspira chez les Français de l'admiration pour leurs voisins, dans le domaine de la pensée. Une fois convaincus de la supériorité de la pensée anglaise, ils étaient éveillés de leur indifférence envers les fautes du régime français. Ils voyaient maintenant dans les Anglais un peuple heureux qui ne souffrait pas sous des maux tels que les lettres de cachet, et la censure de la presse. Celle-ci devenait surtout le symbole de la tyrannie. On pouvait l'éviter c'est vrai, avec l'aide de quelque personnage important, comme celui dont Voltaire disait qu'il "n'avait pas laissé de rendre service à l'esprit humain en donnant à la presse plus de liberté qu'elle n'en a jamais eu. Nous étions déjà à moitié chemin des Anglais."<sup>2</sup> Cette remarque est significative du changement dans l'attitude des Français envers les Anglais. On commençait à les regarder comme les défenseurs de la liberté, comme des pionniers dans un ordre nouveau.

1. Muralt, cité par Vial et Denise, "Idées et doctrines littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle", p. 132.
2. Cité par Abry, "Histoire illustrée de la littérature française", p. 137.

De plus en plus on prêtait les oreilles aux mots de Descartes qui dans le "Discours de la Méthode" avait dit qu'il était "bon de savoir quelque chose des moeurs de divers peuples afin de juger des nôtres plus sagement et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu."<sup>1</sup>

1. Cité par Ascoli, op. cit., Vol. 1, p. 263.

### CHAPITRE III

#### Les Interprètes de l'Anglais dans son milieu politique

En présentant l'Angleterre comme l'asile de la liberté, les réfugiés protestants disposaient leur compatriotes à changer d'avis à l'égard du caractère des Anglais. L'admiration pour les qualités d'indépendance et de liberté se répandait en France, et, surtout parmi les esprits hardis et révolutionnaires, le respect et l'admiration augmentaient. Mais il y avait encore beaucoup de contradictions dans cette conception nouvelle des Anglais. Emportés par leur enthousiasme les réfugiés donnaient dans leurs journaux des renseignements innombrables au sujet de l'Angleterre. Il y avait presque un embarras de richesses. Leur zèle est en contraste frappant avec l'indifférence de leurs devanciers, mais il n'était pas égalé par l'intérêt de ceux à qui ils s'adressaient. Il fallait un appétit vif, pour avaler les pages innombrables des journaux. Les journalistes avaient l'esprit encyclopédiques, mais ils n'avaient pas assez de talent littéraire. En cherchant à dissiper les nuages qui couvraient l'Angleterre, ils donnaient trop de détails superflus. Il fallait de la patience pour extraire de leurs pages un portrait clair des insulaires. On commençait à apprécier les

qualités détachées, mais il y avait un manque de netteté et de cohérence dans le portrait. Les journalistes laissaient trop au lecteur. Il leur manquait aussi la capacité de discerner les ressorts de la constitution de la société anglaise. Tout à fait à leur aise dans ce pays libre, ils en admiraient les institutions et ils avaient du respect pour l'indépendance et l'intégrité du caractère des insulaires, mais ils n'étaient pas compétents à montrer la liaison étroite entre le caractère des anglais, et le gouvernement de leur pays. Cette tâche importante était accomplie par des voyageurs illustres qui séjournèrent en Angleterre pendant la première moitié du siècle et dont les plus importants sont Voltaire et Montesquieu.

Voltaire surtout remplissait admirablement le rôle d'intermédiaire entre les deux pays. Philosophe perspicace, il avait la qualité importante qui manquait aux journalistes, le génie littéraire. Il était déjà très écouté du public français et il écrivait d'une manière spirituelle et provocative. Les parques ont dû veiller sur les deux nations à ce moment, en donnant à la France un écrivain qui, par son esprit et son génie littéraire était très propre à servir comme l'intermédiaire qui

était nécessaire dans les relations entre les deux pays. La plume de Voltaire venait au secours des propagandistes protestants. Elle possédait tout l'entrain qui leur manquait. De plus, Voltaire était bien renseigné sur son sujet. Prédisposé à admirer ce qu'il trouvait en Angleterre, il se prépara bien pour son rôle, en apprenant la langue, et se documentant sur l'histoire de 'l'île orageuse'. Pour la première fois dans ses oeuvres, les Anglais sont présentées non comme des individus bizarres dont la diversité avait étonné les voyageurs auparavant, mais comme une nation, un peuple avec des traits caractéristiques distincts et bien définis. Quand nous nous souvenons que Voltaire écrivait dans un style étincelant et provocatif, il est évident qu'un homme est arrivé sur la scène, qui était bien préparé pour présenter à la France les citoyens de l'île septentrionale.

En effet, Voltaire était bien qualifié pour remplir ce rôle significatif. Les circonstances de sa vie lui donnèrent l'occasion nécessaire. Accueilli par la société et par la cour, à cause de son esprit et de ses talents littéraires, le jeune poète s'est permis beaucoup de hardiesse dans ses critiques contre la société, car il

savait bien qu'un bon mot pouvait apaiser l'orgueil offensé. Mais une fois il est allé trop loin et il vit s'écrouler l'édifice de sa popularité. Provoqué par les sarcasmes du poète, le Duc de Rohan avait fait battre le parvenu. Voltaire croyait que l'insulte à son orgueil demandait du redressement et il provoqua le Duc au combat. Il trouva bientôt que le mérite d'un homme de lettres comptait pour rien contre la dignité d'un titre de noblesse, et il se trouva forcé de s'enfuir. Naturellement il choisit l'Angleterre pour son asile. Il avait déjà un ami anglais, Lord Bolingbroke dont il avait fait la connaissance à La Source, retraite française du 'lord' exilé. Tout ce qu'il avait entendu parler de l'Angleterre intéressa cet homme hardi et indépendant. En effet il a dû être content de cette occasion pour faire ses propres observations. Du moins, il exprimait l'intention de s'en servir bien. Son rôle serait celui d'un "particular qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise, qui converserait librement avec les wigs et les toris, qui dînerait avec un évêque, et qui souperait avec un quaker, irait le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul, entendrait un sermon le matin et assisterait

l'après-dîner à la comédie, qui passerait de la cour à la bourse, et pardessus tout cela, ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencements du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais."<sup>1</sup> On croit bien que toutes les portes seraient ouvertes à ce Français flatteur et distingué. Il était heureux dans ses amis anglais. M. Falkner, le bon commerçant l'accueillit à Wandsworth et lui donna une retraite tranquille jusqu'à ce qu'il apprit la langue anglaise. Il possédait des lettres d'introduction aux hommes de lettres, et il fit la connaissance de Pope et de Swift. Il était l'ami de Walpole et aussi de son ennemi, Lord Bolingbroke. Malgré ses activités littéraires, malgré les incommodités que lui causait le climat malsain, il démontra un intérêt infatigable à tout ce qui l'entourait. Il parlait avec les hommes d'état et les écrivains; il lisait les journaux; il se promenait dans les rues, "l'oeil éveillé, l'oreille au guet". Cette époque de sa vie est d'une importance suprême, car il mit le résultat de ses observations dans les fameuses "Lettres Philosophiques".

1. Lettres Philosophiques, Vol. 2, p. 257.

Ce recueil de lettres sur les Anglais est un commentaire spirituel sur les moeurs et les caractères des Anglais. En les écrivant, Voltaire était motivé dans une large mesure, par le désir de ridiculiser les institutions de la France. Le contraste frappant entre les deux pays lui révéla nettement les fautes de celui-ci. Auparavant il ne s'occupait qu'à s'établir dans la société; maintenant il est devenu le critique acharné de cette société. Son but était de réveiller les Français de leur rêve de supériorité, et naturellement, pour atteindre à ce but, il rendit le contraste aussi frappant que possible. Il accentua les gloires et diminua les fautes de ce pays modèle. Cependant, il n'était pas aveuglé par son admiration; il était sympathique, mais pas partisan. Son orgueil personnel était gratifié par l'accueil qu'il recevait en Angleterre et par les louanges qu'on donnait à son "Henriade", mais malgré cela, il était un spectateur intelligent et informé.

Tout en examinant les détails du caractère anglais, il se mit surtout à découvrir le fondement de la liberté et de l'indépendance anglaises. Il reconnut l'importance d'une connaissance du développement de la constitution

anglaise afin qu'on pût avoir une idée compréhensive de la nation. Il désirait renseigner les Français sur ce sujet, et il donna une ébauche du développement du gouvernement anglais. Il démontra que "la liberté est née en Angleterre des querelles des tirans", les Barons et le roi, car dans le Magna Carta, les Barons donnaient au Peuple, c'est-à-dire "tout ce qui n'était point tiran", quelques concessions, "afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs".<sup>1</sup> Ainsi commença le développement du pouvoir du peuple, qui devenait si grand enfin, que les rois créaient plusieurs de ces nobles "qu'ils avaient tant craints autrefois, pour les opposer à l'ordre des Communes devenu trop redoutable."<sup>1</sup> Ainsi s'est développé la balance entre les trois ordres, le roi, l'aristocratie, et le peuple.

"Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble  
Trois pouvoirs étonnés du noeud qui les rassemble,  
Les députés du peuple, et les grands et le roi,  
Divisés d'intérêts, réunis par la loi;  
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,  
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible;  
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir  
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!  
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique  
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!"<sup>2</sup>

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, Neuvième Lettre.
2. La Henriade, Chant i, cité par J. Churton Collins, "Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England".

Voltaire apprécia la liberté que donna la soumission volontaire aux lois qu'ils se donnaient eux-mêmes. "La Chambre des Pairs et celle des Communes sont les arbitres de la Nation, le Roi est le sur-arbitre."<sup>1</sup> Les Français ne pouvaient pas réconcilier le régicide de Charles I avec la soumission au pouvoir du trône. Ils s'émerveillaient de voir cette Nation anglaise qui "la seule de la terre soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur résistant."<sup>2</sup> Voltaire leur donna une explication perspicace de ce paradoxe. "Les Français pensent que le gouvernement de cette Ile est plus orageux que la mer qui l'environne, et cela est vrai, mais c'est quand le Roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote."<sup>3</sup> Nous nous demandons ce que Louis le Grand aurait pensé de ce titre, "le premier pilote". Voltaire ne cache pas les troubles de l'Angleterre.

"Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre; c'est dans des mers de sang qu'on noie l'Idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher de bonnes lois. Les autres Nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 89.

2. Idem.

3. Ibid, p.91.

la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude."<sup>1</sup>

Il défend ainsi les Anglais:

"Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le supplice de Charles Premier, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eut été heureux.

Après tout regardez d'un côté Charles Premier vaincu en bataille rangée, prisonnier jugé, condamné dans Westminster, et de l'autre l'Empereur Henri VII empoisonné par un Moine ministre de la rage de tout un Parti, trente assassinats médités contre Henri IV, plusieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand Roi. Pesez ces attentats et jugez."<sup>2</sup>

Une déclaration si hardi<sup>^</sup> et si raisonné<sup>^</sup> a dû faire fureur en France, et avec la vague d'indignation que souleva les "Lettres Philosophiques" de nouvelles idées sur l'Angleterre inondèrent la France.

Ainsi Voltaire démontra comment d'efforts en efforts, les Anglais ont établi enfin leur gouvernement sage. Tout en admirant la constitution anglaise, il se moque un peu des membres du Parlement anglais qui aimaient à se comparer aux Romains.

"J'avoue, dit-il, que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernements, -- il y a un Senat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés, quoi qu'à tort sans

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 90.

2. Ibid, p. 92.

doute, de vendre leurs voix dans l'occasion comme on faisait à Rome. Voilà toute la ressemblance."<sup>1</sup>

A cette époque, en effet, il y avait beaucoup de corruption dans la vie politique anglaise. Le Peuple avait combattu fort pour obtenir la représentation parlementaire, mais ils semblaient négliger leur privilège, et ils vendaient leurs voix sans scrupule. Le système parlementaire auquel les Anglais devaient <sup>en</sup> leur liberté avait des faiblesses. Il inspira cette "animosité des partis .. qui désorientent le plus un étranger", car "la moitié de la nation est toujours l'ennemi de l'autre."

"J'ai trouvé des gens, dit Voltaire, qui m'ont assuré que Milord Malborough était un poltron et que M. Pope était un sot."<sup>2</sup>

Dans tous les rangs de la société, le spectateur trouva cette acrimonie, cette haine même, que réveillent les questions politiques. Cependant il suivait que pour avoir des opinions si violentes, les Anglais ont dû s'intéresser aux questions de l'Etat. Voltaire remarqua l'intérêt général dans les actions du gouvernement, et il dit,

"In England everybody is publik-spirited; in France everybody is concerned in his own interests only. An English(man) is full of taughts (sic), French all in miens, sweet words."<sup>3</sup>

1. Ibid, p. 88.

2. Ibid, Vol. 2, p. 138.

3. Cité par N. L. Torrey, "Voltaire's English Notebook", Modern Philology, Vol. 26, p. 312.

La conversation et les lettres montrent également l'influence de cet intérêt général ressenti par le peuple dans les affaires de l'état.

"En Angleterre communément on pense, et les lettres y sont plus en honneur qu'en France. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent personnes qui ont le droit de parler en public, et de soutenir les intérêts de la Nation: environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour, tout le reste s'érige en juge de ceux-ci, et chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques; ainsi toute la Nation est dans la nécessité de s'instruire."<sup>1</sup>

Les faiblesses du système des partis sont présentées, mais il est évident que Voltaire ne confond pas les abus avec le système lui-même. Il approuve le partage avec le peuple des rênes du gouvernement. Il est plus optimiste que l'Abbé le Blanc, qui dit:

"Their form of government seems dictated by wisdom itself, but . . . it is but an ideal project not reducible to practice. Let us allow the English that the plan of their political constitution is, of all others known, the wisest in appearance, can they pretend that it is really so, if impossible to be put in execution? It has perhaps the greatest of all defects, that is, to suppose a degree of perfection in man which human nature is not capable of."<sup>2</sup>

Les siècles ont montré qu'à l'égard de l'Angleterre les

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 119.  
2. Abbé le Blanc, op. cit., Vol. 1. p. 4.

doutes du bon Abbé n'avaient pas de fondement, jusqu'à présent, du moins. Malgré son scepticisme il partage avec Voltaire l'admiration pour les résultats de cette constitution 'trop idéaliste', la liberté du parler, et la prospérité du peuple. Depuis longtemps les Français avaient remarqué l'affluence relative du paysan anglais.

Misson dit:

"Nous trouvons en arrivant ici que chaque Anglais est roi chez soi, et tranquille possesseur de son bien."<sup>1</sup>

Le portrait que nous donne Muralt du paysan anglais est en contraste frappant avec celui de son prototype français que nous trouvons dans La Bruyère. Voilà le portrait de Muralt,

"Je ne connais les paysans que par un endroit: je les vois tous à cheval en juste-au-corps de drap, et en culottes de peluche, bottes et éperonnes, et toujours au galop . . . Le peuple en général est ici bien habillé."<sup>2</sup>

Voltaire donne un portrait semblable, qui s'adresse aux sentiments humanitaires et qui montre les résultats de ce gouvernement sage.

"Le Païsan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuiles de peur

1. Misson, art. Impôts, p. 257, cité par Lanson, note p. 119 "Lettres Philosophiques", Vol. 1.
2. Ibid, p. 118.

que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de Paisans qui ont environ deux cent mille francs de bien et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis et dans laquelle ils vivent libres."<sup>1</sup>

Il va plus loin, et trace cette prospérité à sa source dans le gouvernement démocratique. Surtout il remarque sur la distribution égale des impôts.

"Un homme parce qu'il est Noble ou parce qu'il est Prêtre n'est point ici exempt de paier certaines taxes, tous les impôts sont réglés par la Chambre des Communes. . . . Quand le Bill est confirmé par les Lords et approuvé par le Roi, alors tout le monde paie, chacun donne non selon sa qualité (ce qui est absurde), mais selon son revenu; il n'y a point de Taille ni de Capitation arbitraire, mais une Taxe réelle sur les terres. . . La Taxe subsiste toujours la même quoique les revenus des terres aient augmenté, ainsi personne n'est foulé et personne ne se plaint."<sup>2</sup>

Il démontre comment tout le monde partage le fardeau; en place des "maltôtes infinies de notre malheureuse France,"<sup>3</sup> il y a des taxes équitables par moyen desquelles " les grands du royaume en portent leur part proportionnellement à leurs biens et à leur qualité."<sup>4</sup>

Voltaire exprime ainsi le rôle qu'il jouait en écrivant ces Lettres:

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 107.

2. Ibid, pp. 106,107.

3. Mission, art. Impôts, p. 257. Cité par Lanson op. cit. p. 177.

4. Idem.

"Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition."<sup>1</sup>

Cette 'faible voix' a sonné l'alarme dans " la guerre faite aux institutions politiques". Des "Lettres Philosophiques" date "cet esprit nouveau, dédaigneux des questions d'art, réformateur et raisonneur, batailleur et pratique, plus soucieux de politique ou de science que de poésie ou d'éloquence."<sup>2</sup>

"Cet ouvrage, a dit Condorcet, fut parmi nous l'époque d'une révolution; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaises, à nous intéresser aux moeurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple, à répandre sa langue parmi nous."<sup>3</sup>

Avec lui, l'anglomanie était enfin établie et tout le monde commençait à croire avec Voltaire que

"Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie  
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité  
Celui de la patrie et de la liberté."<sup>4</sup>

Le portrait de l'Anglais que donna Voltaire dans ses "Lettres Philosophiques" était un peu coloré par la propagande. Dans les ouvrages d'un de ses contem-

1. Cité par Texte op. cit., p. 78.

2. Ibid, p. 68.

3. Idem.

4. Cité par Churton Collins, op. cit., p. 116.

porains nous trouvons les résultats d'une observation plus désintéressée. Montesquieu, qui demeurait en Angleterre de 1729 jusqu'à 1731 n'avait pas de préjugés à l'égard des Anglais. Il avait l'esprit tout à fait scientifique, et la passion de sa vie était l'étude de l'homme surtout dans ses relations sociales et politiques. L'éloge de Chesterfield, écrit après sa mort montre son habilité pour interpréter l'Angleterre à son pays.

"His virtues did honour to human nature; his writings justice. A friend to mankind, he asserted their undoubted and inalienable rights with freedom, even in his own country, whose prejudices in matters of religion and government he had long lamented, and endeavoured, not without some success to remove. He well knew and justly admired the happy constitution of this country, where fixed and known laws equally restrain monarchy from tyranny, and liberty from licentiousness. His works will illustrate his name and survive him as long as right reason, moral obligation, and the true spirit of laws, shall be understood, respected, and maintained."<sup>1</sup>

Montesquieu est venu en Angleterre pour se renseigner sur les moeurs et le caractère des Anglais, et pour les comparer avec leurs voisins. Les portes des grands de l'Angleterre étaient ouvertes pour lui comme pour Voltaire. Il se servait de toutes les occasions pour observer les mani-

1. Cité par Churton Collins, op. cit., p. 177.

festations de l'esprit des lois anglaises. Il assistait aux discours parlementaires et il était tout à fait choqué par le persiflage de ceux qui se nommaient les défenseurs du droit et de la dignité de la nation anglaise. Plus que Voltaire, il était dégoûté par la corruption qui minait le système de gouvernement par partis. Cependant, il avait assez de perspicacité pour pénétrer au-dessous de l'extérieur orageux de la vie politique. Il attribua les tumultes au climat et à l'humeur impatiente des Anglais dont il dit que " la soumission et l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins."<sup>1</sup>

"To judge England", he says, " by what appears in the newspapers, one would expect a revolution to-morrow, but all that is signified is that the people, like the people of every other country, grumble at their governors, and are free to express what the people in other countries are only allowed to think."<sup>2</sup>

Il vit le fondement de bon sens au-dessous des contradictions et des folies qui résultaient des combats politiques. Avant son séjour en Angleterre il s'est montré sceptique de ce gouvernement sage dont Voltaire sonna les louanges, et il a dit que c'était impossible de "gouverner de grands Etats avec la simplicité d'une ville grecque."<sup>3</sup>

1. Cité par Ianson, op. cit., Vol. 1, p. 94.
2. Churton Collins, op. cit., p. 141.
3. Cité par Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 104.

Mais après avoir observé l'Angleterre de près il changea d'avis. Il vit que la multiplicité des opinions assura la liberté aux Anglais. Son étude de ce pays influa beaucoup sur son ouvrage capital, "L'Esprit des Lois" car

"It was here that he saw illustrated as it were in epitome and with all the emphasis of glaring contrast, the virtues, the vices, the potentialities of good, the potentialities of evil, inherent in monarchy, in aristocracy, in the power of the people. It was here that he perceived and understood what liberty meant, intellectually, morally, politically, socially. He saw it in its ugliness, he saw it in its beauty. Patiently, soberly, without prejudice, without heat, he investigated, analysed, sifted, balanced; and on the conclusions that he drew were founded most of the generalisations which have made him immortal."<sup>1</sup>

Voltaire avait décrit le gouvernement constitutionnel de l'Angleterre; Montesquieu en interprétait les principes.

L'influence de ces deux livres, les "Lettres Philosophiques", et "L'Esprit des Lois", était forte et bien définie. Ils inspirèrent ces idées nouvelles qui moulaient l'histoire de la France. Après avoir ignoré leurs voisins pendant des siècles, les Français les prenaient maintenant comme modèles. Leur constitution symbolisait tout ce qu'il y avait de juste et d'humanitaire dans le gouvernement. Les individus partageaient les panégyriques qu'on donnait

1. Churton Collins, op. cit., p. 178.

à leurs lois, et le nom d'Anglais était le synonyme pour prophète et pionnier. Tous ceux qui rêvaient à un âge d'or de liberté et de tolérance se tournaient vers l'Angleterre. L'admiration était maintenant bien fondée. Les écrivains avaient révélé les ressorts du caractère anglais en démontrant les influences auxquelles il était soumis. A la fin de la première moitié du dix-huitième siècle, les préjugés étaient dissipés et l'anglomanie était établie.

#### CHAPITRE IV

Les traits caractéristiques de l'Anglais. révélés par  
les institutions de son pays.

La subtilité et la hardiesse étaient nécessaires à ceux qui voulaient dépeindre l'Anglais dans son milieu politique, car une description des institutions entraînait nécessairement une considération des principes dont elles sont l'expression tangible. Les pouvoirs de la France se méfiaient des rapports avec un pays où régnaient des théories si subversives. Tous leurs instincts les poussaient à supprimer autant qu'ils le pouvaient, la dissémination de ces idées dangereuses. Les journaux protestants étaient publiés en Hollande, et malgré les préparations soigneuses de Voltaire, ses "Lettres Philosophiques" étaient condamnées au bûcher. Des actions semblables ont dû souligner pour les Français les qualités de liberté et de tolérance chez les Anglais, et tout en regrettant avec Prévost, que les matières de politique leur étaient interdites, ils en venaient à voir que les Anglais avaient raison lorsqu'ils "se piquaient d'une singularité brillante" à cet égard.

L'indépendance et l'amour de la liberté se manifes-

taient dans une matière également controversée, la religion. C'est à cause peut-être de ses observations sur les opinions religieuses des Anglais que le livre de Voltaire était interdit. En effet tous les intermédiaires au commencement du dix-huitième siècle hésitaient à discuter ce sujet. Mais ils en parlaient autant qu'ils le pouvaient, et l'admiration pour la constitution anglaise étaient égalée chez les esprits hardis par leur admiration pour la tolérance, et la liberté religieuse de l'Angleterre. Tous les voyageurs y remarquaient la diversité des sectes, et comme toujours Voltaire en parle avec esprit:

"C'est ici le pais des Sectes. Un Anglais comme homme libre, va au Ciel par le chemin qui lui plaît."<sup>1</sup>

Nous pouvons comprendre la méfiance des autorités pour son livre, lorsque nous lisons plus tard,

"S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre, s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge, mais il y en a trente, et elles vivent en paix heureuses."<sup>2</sup>

On s'émerveillait de voir cette indulgence envers les dissidents. Au siècle précédent on avait méprisé les Anglais comme hérétiques. Avec le déclin de l'âge classique,

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 61.

2. Ibid, p. 74.

les Français sont devenus de plus en plus sceptiques et libres penseurs. Leur haine pour l'hérésie se changea en respect pour ce peuple qui, dans les mots de Voltaire, avaient "écrasé l'infâme". En même temps, ils voyaient dans la diversité des sectes, une preuve de plus de la bizarrerie des Anglais, et de leur mépris pour les conventions. Ils s'étonnaient surtout au sujet des Quakers. Ils admiraient l'honnêteté, le courage, et la sincérité de ces gens, mais ils souriaient un peu en voyant leurs habits bizarres et leurs coutumes étranges. Les Français n'avaient jamais rencontré des gens semblables, qui se croyaient égaux à tout le monde, et qui parlaient ainsi à un roi:

"Nous venons te témoigner la douleur que nous ressentons de la mort de notre bon ami Charles, et la joie que nous avons que tu sois devenu notre gouverneur. Nous avons appris que tu n'es pas dans les sentiments de l'Eglise anglicane non plus que nous, c'est pourquoi nous te demandons la même liberté que tu prends pour toi-même."<sup>1</sup>

Ces gens bizarres qui tutoyaient les rois et se laissaient persécuter volontiers pour leur foi, symbolisaient pour les Français, l'indépendance et peut-être aussi l'opiniâtreté des Anglais. Voltaire leur avait consacré trois Lettres, car il savait que ses lecteurs s'intéressaient surtout à

1. Mots adressés par les Quakers à Jacques II, à son avènement au trône. Cité par Ascoli, op. cit., Vol.2, p. 416.

cette secte. La sympathie était éveillée par la sincérité des Quakers. Quant aux représentants de l'église établie, les Français les trouvaient très semblables à leurs prêtres catholiques. Sans doute, ils n'étaient pas tous des Tristram Shandy, mais aussi ils n'étaient pas des Doctor Primrose. L'Abbé le Blanc déplore les moeurs du clergé. La critique de Voltaire à cet égard n'était pas si sévère, car il trouva qu'à l'égard des moeurs le clergé anglican était plus réglé que celui de France:

"Les Prêtres vont quelquefois au cabaret parce que l'usage le leur permet, et s'ils s'enivrent c'est sérieusement et sans scandale."<sup>1</sup>

Quant aux laïques outre les sectes dissidentes, ils se souciaient peu de la religion à l'époque où nos voyageurs les observaient, c'est-à-dire la veille du mouvement wesleyan. Les Français trouvaient leurs voisins presque aussi irréligieux qu'eux-mêmes, et Montesquieu remarqua:

"Mais on est si tiède à présent sur tout cela (la religion). Point de religion en Angleterre: quatre ou cinq de la Chambre des Communes vont à la messe ou au sermon de la Chambre. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. La cour, la ville et la campagne, tout est rempli d'incrédules. . . .A présent, les femmes, le peuple même se mêle d'imiter les philosophes."<sup>2</sup>

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 63.  
2. Ibid, note p. 80.

Les différences de religion s'évanouirent à la bourse, et au parlement on mettait les questions de politique avant celles de religion.

"Ces maudits Wigs, dit Voltaire, se soucient très peu que la succession Episcopale ait été interrompue chez eux ou non . . . ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du Parlement plutôt que des Apôtres. Le Lord Bolingbroke dit que cette idée de droit divin ne servirait qu'à faire des tirans en camail et en rochet, mais que la Loi fait des Citoyens."<sup>1</sup>

Avec la perversité usuelle aux Anglais, ils maintenaient les formes de la religion en dépit de leur indifférence au fond. Les dimanches anglais étaient aussi ennuyeux pour le voyageur français alors qu'ils le sont aujourd'hui. Ce même calme de sabbat régnait dans les rues.

Entendons la plainte d'un de ces exilés:

"Il est défendu ce jour-là de travailler et de se divertir . . . point d'Opéra, point de Comédie, point de Concert à Londres le dimanche, les cartes même y sont si expressément défendues qu'il n'y a que les personnes de qualité et ceux qu'on appelle les honnêtes gens qui jouent ce jour-là."<sup>2</sup>

Voltaire attribua cette sanctification du dimanche aux Presbytériens, ces "Messieurs" qui "firent essayer à ce pauvre Roi (Charles II) quatre sermons par jour."<sup>3</sup> C'était

1. "Lettres Philosophiques", p. 63.

2. Ibid, p. 73.

3. Ibid, p. 72.

à eux aussi qu'il attribuait "les airs graves et sévères" qu'il trouvait à la mode en ce pays. Les dimanches solennels ont dû symboliser pour les Français la gravité du caractère anglais. Ces jours-là, surtout quand il y avait un vent d'est, l'exilé a dû regretter la gaieté gauloise. Ceux qui ont vu les Anglais chez eux étaient frappés par ces manifestations du caractère national. Parmi ceux qui prenaient leurs idées des Anglais des livres et des journaux il y avait un intérêt croissant dans les théories nouvelles de religion qui se répandaient en Angleterre, la religion naturelle et le déisme. Il y a plusieurs allusions à ces questions délicates dans les ouvrages contemporains. En 1727 le *Mercure* annonce la traduction de "l'Ebauche de la Religion Naturelle" de Woolston. Mais peut-être pour sa propre sûreté, "le *Mercure* cite plus volontiers encore plusieurs traités anglais où ces mêmes théories ont été réfutées et condamnées."<sup>1</sup> Ascoli nous cite les mots d'un écrivain qui en 1699 a dit à propos du déisme, "comme ce genre d'erreur est aussi inconnu à la France qu'autrefois le parricide à Sparte, je n'avais pas besoin de nous mettre en défense contre des monstres que nous ne penserions pas

1. Lovering, "L'Activité Intellectuelle de l'Angleterre d'après l'Ancien *Mercure de France* (1672-1778)", p. 68.

même devoir naître dans une société d'hommes si des états voisins du nôtre ne nous apprenaient qu'il y en a".<sup>1</sup> Cependant avec les premières années du dix-huitième il y avait un intérêt croissant dans ces idées, et comme l'ajoute Ascoli "on sait que les libertins de France n'avaient point attendu que les 'freethinkers' d'Angleterre leur fissent la leçon, mais ces derniers parlèrent peut-être plus vite et plus claire."<sup>2</sup>

Depuis longtemps les Anglais avaient gagné de la réputation comme philosophes. Par mille endroits les idées de Locke sont entrées dans la France. Les penseurs du dix-huitième siècle qui se tournaient de la métaphysique cartésienne s'intéressaient de plus en plus au naturalisme lockien. Ils commençaient à appliquer à toutes choses, même à la religion et la morale, la lueur blanche de la raison et du sens commun. Toute chose devait être fondée sur l'expérience. L'honnête homme du dix-huitième siècle développait et l'influence anglaise est très importante dans la formation de cet idéal. Lord Halifax, qui "pour convaincre les gens du monde de l'excellence des vertus chrétiennes demanderait au bon sens de justifier les

1. Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 72.

2. Idem.

pratiques imposés par la foi"<sup>1</sup>, en est le prototype. Les essais de Shaftesbury, qui "applique à la morale la méthode de son maître Locke et fait partout appel à l'expérience"<sup>2</sup>, répand cette influence nouvelle. De sorte que quand Voltaire était introduit aux théories de Locke pendant son séjour en Angleterre, il "s'émerveillait de découvrir, clairement exprimé par Locke ce qu'il sentait plus confusément en lui-même, c'est qu'en réalité la pensée de Locke s'était déjà infusée insensiblement chez nous. Voltaire, sans le savoir, la connaissait déjà."<sup>3</sup> Il consacre plusieurs pages de son recueil au développement des idées lockiennes. Encore une fois, Voltaire reflète les intérêts du public auquel il s'adressait. Ce n'était que chez les Anglais qu'on pouvait trouver à cette époque de telles idées, et en émulant leur rôle de philosophes, les Français en venaient de plus en plus à les estimer, et ils louaient le pays où la liberté donna un milieu favorable pour le développement des esprits curieux. Comme l'exprime Voltaire,

"Quand on considère que Newton, Locke, Clarke, Leibnitz, auraient été persecutés en France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que

1. Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 102.

2. Idem.

3. Ibid, p. 85.

faut-il penser de la raison humaine? Elle est née dans ce siècle en Angleterre."<sup>1</sup>

Voilà l'opinion des Anglais que propageaient les écrivains au milieu du dix-huitième siècle. Depuis longtemps on les avait estimés comme philosophes et moralistes. On commençait aussi à apprécier leur prouesse dans les sciences naturelles. Tous les écrivains se mirent à désabuser leurs compatriotes de l'opinion que Newton n'était qu'un "faiseur d'expériences qui s'était trompé."<sup>2</sup> Voltaire sonna ses louanges avec enthousiasme. Il préface ses remarques avec des louanges pour ce pays où "ce fameux Newton a vécu honoré de ses compatriotes et a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets."<sup>3</sup> Au sujet de Newton lui-même, il dit:

"Si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie, et à s'en être servi pour s'éclairer soi-même et les autres, un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme, et ces Politiques et ces Conquêteurs dont aucun siècle n'a manqué ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence, c'est à celui qui connaît l'Univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects."<sup>4</sup>

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 76.

2. Ibid, Vol. 2, p. 74.

3. Ibid, p. 2.

4. Ibid, Vol. 1, p. 152.

Introduits avec des louanges semblables, il est bien évident que ce grand homme a dû inspirer chez les Français du respect pour ses compatriotes. On pouvait se renseigner à son sujet dans les "Lettres Philosophiques" et aussi dans le Mercure de cette époque. Là nous trouvons "une série d'articles sur Descartes et Newton, qui font voir jusqu'à quel point les idées anglaises avaient pénétré en France et comment on commençait à se convertir au Newtonisme!"<sup>1</sup> Le journal s'occupait surtout des progrès scientifiques des Anglais, et nous voyons par là que "l'Angleterre avait acquis la réputation d'être le pays par excellence où l'on honorait la science et où la science faisait <sup>du</sup> progrès."<sup>2</sup> Depuis longtemps le nom du grand chancelier, Bacon, avait exercé une fascination sur les esprits des Français. Voltaire révéla la vraie grandeur de ce pionnier des Anglais dans le domaine de la science en le nommant "le père de la Philosophie expérimentale."<sup>3</sup> Il montra que "Bacon ne connaissait pas encore la nature mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle . . . Peu de temps après, la Physique expérimentale commença tout à coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les

1. Lovering, op. cit., p. 29.

2. Idem.

3. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 155.

parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont Bacon s'était douté et que tous les Philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer."<sup>1</sup>

Le penchant pour l'actualité qui avait détourné les Anglais des rêveries cartésiennes et les avait menés bien loin dans les sciences expérimentales, se montrait dans les activités quotidiennes. Plusieurs des voyageurs notaient l'adresse des artisans anglais. On déplorait le manque de goût qui se trouvait chez les artisans autant que chez les écrivains, mais tout le monde louait leur compétence et leur bon travail. On découvrit aussi que c'était à cause de leur esprit interrogatif qu'ils excellaient dans les arts pratiques. Il y a une note significative dans l'édition du Mercure de juillet 1728:

"On remarque que depuis quelque temps l'art de l'agriculture et du jardinage sont extrêmement cultivés en Angleterre."<sup>2</sup>

C'était chez les botanistes anglais qu'on cherchait des renseignements sur les moeurs des insectes. Quant au jardinage, on s'enthousiasmait de ces jardins "naturels", qui avaient succédés aux parterres conventionnels dépeints

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 157.

2. Lovering, op. cit., p. 38.

par Pope, où

"No pleasing intricacies intervene,  
No artful wildness to perplex the scene,  
Grove nods at grove, each alley has a brother  
And half the platform just reflects the other."<sup>1</sup>

Montesquieu était un des plus enthousiastes pour les "jardins anglais", et il les prenait comme modèle pour ses propres jardins à La Brède. Il en parle ainsi dans une lettre à un de ses amis anglais:

"I long to show you my villa, as I have endeavoured to form it according to the English taste, and to cultivate and dress it after the English manner."<sup>2</sup>

A mesure que l'anglomanie s'accroissait pendant le siècle, on s'entêtait de plus en plus des jardins anglais. C'est dans le décor d'un jardin anglais que Rousseau mit son héroïne, Julie d'Étanges.

L'originalité et la hardiesse des Anglais rendirent possibles leurs réformes dans la médecine. On remarquait avec intérêt "le caractère pratique des méthodes des médecins anglais."<sup>3</sup> Même en 1680, le *Mercure Galant* "parle d'un remède d'un médecin anglais contre les fièvres".<sup>4</sup> On n'hésitait pas à se servir de la quinine, mais il y avait

1. Cité par Churton Collins, op. cit., p. 172.

2. Ibid, p. 173.

3. Lovering, op. cit., p. 33.

4. Ibid, p. 13.

quelques procédés auxquels on ne pouvait pas consentir. Surtout on se méfiait de l'insertion de la petite vérole. A cause de cette pratique, "on dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous et des enragés."<sup>1</sup> Voltaire, sociologue et humanitaire, s'impatientait contre les craintes et les timidités des Français. Il les exhortait à suivre l'exemple des Anglais.

"Quoi donc? dit-il, est-ce que les Français n'aiment point la vie? . . . la beauté des femmes? . . . En vérité nous sommes d'étranges gens. Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaise si les Curés et les Médecins le permettent, ou bien les Français dans ~~les~~ trois mois se serviront de l'inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoûtent par inconstance."<sup>2</sup>

Cependant il y avait peu de Lady Wortley-Montague dans la France et l'infiltration de la médecine anglaise dans la France ne progressait que lentement pendant la première moitié du dix-huitième siècle.

Les avantages que recevaient les Anglais de leur découvertes médicales et scientifiques devenaient de plus en plus évidents. Surtout il leur résultait un avantage frappant de leur développement des instruments de navigation. Comme le dit Le Blanc,

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 135.  
2. Idem.

"What people is better skilled in the art of navigation, and more sensibly feel the effects of it by plenty in all things, than the English."<sup>1</sup>

On commençait à voir que la gloire de l'Angleterre avait des bases plus solides que celles que donnaient les conquêtes de guerre. Elle restait sur la suprématie commerciale. C'est chez Voltaire encore une fois que nous trouvons une expression de l'attitude nouvelle envers la préoccupation anglaise avec le commerce.

"Le Commerce qui a enrichi les Citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le Commerce à son tour; de là s'est formée la grandeur de l'État. C'est la Commerce qui a établi peu à peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers."<sup>2</sup>

C'était son ami le commerçant Falkner qui était l'ambassadeur anglais à Constantinople. Ce n'était qu'en Angleterre qu'on aurait pu trouver un négociant honoré comme ça. Les marquis de la cour de Louis Quatorze méprisaient cette "nation de boutiquiers", mais dans le siècle suivant, où on examinait toutes les institutions dans ses rapports avec le bien-être général, ils changèrent d'avis à l'égard du commerce et leur mépris changea en admiration pour l'entreprise des négociants anglais. Ils ne s'écriaient

1. L'Abbé le Blanc, op. cit., Vol. 1, p. 46.

2. "Lettres Philosophiques", Vol. 1, p. 120.

plus contre ce pays où "le cadet d'un Pair de Royaume ne dédaigne point le négoce", la question de Voltaire était bien à propos lorsqu'il demandait, "lequel est le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un Ministre, ou un Négociant qui enrichit son Pays, et contribue au bonheur du monde?"<sup>1</sup> C'est des Anglais que les Français apprenaient encore une fois "l'importance dans la vie de l'état des considérations d'économie politique."<sup>2</sup>

Sans doute les Français avaient des secousses assez rudes dans leurs rapports avec les Anglais. Les traités des libres penseurs créaient "un beau vacarme", au commencement du siècle. Les tentatives de Voltaire d'introduire dans la France les idées des insulaires soulevaient le courroux de ses contemporains en 1773. Comme il le dit lui-même, "on regarde cette entreprise comme un crime de haute trahison et comme une impiété."<sup>3</sup> Mais "malgré cet acharnement contre la littérature et la philosophie anglaises elles s'accréditèrent insensiblement en France."<sup>4</sup> Dans la première moitié du siècle, on accueillit surtout

1. "Lettres philosophiques", Vol. 1, p. 120.

2. Ascoli, op. cit., Vol. 2, p. 114.

3. Voltaire, "oeuvres", Vol. 30, p. 351.

4. Ibid, p. 352.

les idées philosophiques et scientifiques anglaises. Et parce que nous sommes dans un siècle où on "regardait l'individu comme un produit social",<sup>1</sup> les qualités d'altruisme et d'hardiesse mêlées à la pitié sociale dont on trouvait une expression dans les institutions anglaises, évoquaient de l'admiration. Pour les Français de "ce siècle si généreux, si enthousiaste, si ambitieux d'action et si facilement ému des maux que crée, mais que peut guérir aussi l'institution sociale",<sup>2</sup> les Anglais étaient vraiment des pionniers sociaux.

Dans les régions de la sociologie, de la philosophie abstraite et des sciences, il n'y avait pas de ces barrières qu'érigent les différences de goût. La littérature de l'Angleterre resta longtemps fermée aux Français à cause de ces barrières. Aidés par la sympathie qu'inspiraient les institutions et les prouesses intellectuelles des Anglais, les Français franchirent enfin ces obstacles, et vers la fin du siècle s'enthousiasmaient de la littérature anglaise. Ils tenaient maintenant la clef la plus importante au caractère des Anglais.

1. Merlant, "De Montaigne à Vauvenargues", p. 21.

## CHAPITRE V

### L'Anglais révélé par la littérature.

Dès le commencement du dix-huitième siècle, les intermédiaires les plus importants dans la formation de l'opinion française à l'égard des Anglais avaient été les hommes de lettres. Le rôle qu'ils jouaient dans la société française les rendait sympathiques envers l'Angleterre. C'était un rôle très différent de celui qu'ils avaient joué au siècle précédent. Alors les écrivains, comme les marquis qui assistaient au lever de Louis le Grand, devaient se soumettre à l'autorité du Roi. Leur prestige reposait sur la contribution qu'ils pouvaient faire au renom de la France. Le roi et la cour acceptaient leurs ouvrages avec un geste royal. Lorsqu'au siècle suivant, la gloire de la cour s'est diminuée, l'homme de lettres changea de caractère. De courtisan il se changea en philosophe et en sociologue, et il s'occupait directement ou indirectement de la réforme de la société.

Les préoccupations nouvelles des hommes de lettres les poussaient à tourner les yeux envers l'Angleterre.

Là ils trouvaient que l'organisation de la société était en contraste frappant avec celle de la France. Tout d'abord, ils s'enthousmaient de la liberté qu'on accordait à leurs prototypes anglais. Depuis longtemps les esprits audacieux s'étaient impatientés contre les subterfuges auxquels ils avaient été poussés afin d'éviter la censure.

Leur admiration pour l'Angleterre était inspirée dans une large mesure par sa tolérance envers tous ceux qui voulaient s'exprimer. Ils l'estimaient comme "un pays où les sciences et les arts fleurissent autant qu'en aucun lieu du monde, ils y sont cultivés dans le sein de la liberté."<sup>1</sup> En Angleterre ils trouvaient que la noblesse donnait du respect aux écrivains autant que du patronage. Voltaire était surpris et réjoui de trouver que les hommes de qualité anglais ne dédaignaient pas les lettres et qu'ils "n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poètes et d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leur nom. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune: ils ont de plus rendu les arts respectables

1. Michel de la Roche. Cité par Texte, op. cit., p. 35.

aux yeux du peuple."<sup>1</sup> Voltaire s'exprime avec enthousiasme aussi au sujet de l'indépendance des hommes de lettres. Quelques uns, c'est vrai, recevaient des pensions semblables à ceux que donnaient Louis Quatorze. Par exemple il y avait "le poète du roi, titre qui paraît ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente et de beaux privilèges."<sup>2</sup> C'était un âge de transition en Angleterre. Il y avaient des pensions encore, mais <sup>de</sup> à l'autre côté Pope avait des rentes considérables de la vente de ses livres. Ce qu'on admirait en Angleterre c'était les récompenses moins tangibles que les pensions, le respect et la vénération.

"Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation: tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune . . . Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre c'est la considération où ils sont."<sup>3</sup>

Sociologues plutôt que critiques littéraires, les voyageurs du premier tiers du siècle estimaient l'Angleterre parce qu'elle permettait l'expression de ces idées nouvelles dont leurs têtes étaient remplies. Quant aux

1. Voltaire, "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 128.

2. Ibid, p. 109.

3. Ibid, p. 157, 158.

ouvrages purement littéraires, il leur semblait qu'ils étaient remplis de fautes qui résultaient de cette licence même qui était si favorable au développement de la science et de la philosophie abstraite. La tradition de la littérature classique était très forte et "l'on croyait encore qu'en dehors de la noble littérature du dix-septième siècle, il ne fallait pas chercher la perfection."<sup>1</sup> Eblouis par la grandeur des anciens et par les chefs-d'oeuvre des colosses français qui les avaient imités, ils ne pouvaient pas croire à l'existence "d'une littérature vierge de toute contamination classique, poussée spontanément, sans levain étranger, en plein sol national."<sup>2</sup> Ainsi pendant les premières années du siècle ils restaient encore dans une ignorance profonde de la littérature anglaise. Ces gens même qui l'introduisaient dans la France, condamnaient les qualités qui sont essentiellement anglaises. Admirateurs ardents de la philosophie anglaise, ils croyaient que les ouvrages littéraires étaient gâtés par une préoccupation intellectuelle témoignée par les écrivains. Saint-Evremond avait lamenté ainsi le style lourd qui résultait

1. Schroeder, op. cit., p. 34.

2. Texte, op. cit., p. 16.

de cette préoccupation: "quand ils possèdent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, et passent la juste et naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche profonde."<sup>1</sup>

Tous les critiques pardonnaient assez facilement aux ouvrages anglais leur profondeur philosophique, mais ils sont tous d'accord dans leurs regrets pour le manque de goût qui, à leurs yeux, était un défaut irrémédiable. L'Abbé le Blanc s'exprime décisivement sur cette question en disant " everything which comes within the province of taste is foreign to the inhabitants of this isle."<sup>2</sup> Comme tous ses contemporains, il avoue la supériorité des Anglais dans la philosophie, mais il leur nie <sup>quelque</sup> ~~aucune~~ prétention au goût.

" It seems to me that taste and the elegant arts are as much behindhand in England as philosophy and the abstruse sciences have been improved there. The English in several respects are not yet arrived at the point where we were two centuries ago."<sup>3</sup>

Il ne pouvait pas pardonner aux Anglais leur mépris des bienséances littéraires. C'est drôle de lire de la plume du bon Abbé,

" With a little more prudence and taste, Milton

1. "Oeuvres Choiesies", p. 339.

2. L'Abbé le Blanc, op. cit., Vol. 1, p. 161.

3. Ibid, p. 241.

would have made a master-piece of his Paradise Lost."<sup>1</sup>

Ces gradués de l'école de Boileau voudraient enseigner à leur voisins infortunés la nécessité des règles.

" Il faudra, disent-ils, que les Anglais captivent un peu leur imagination fougueuse sous le joug des règles."<sup>2</sup>

L'exubérance de la littérature anglaise les rendait inquiets, elle choquait leurs susceptibilités raffinées et bien socialisées. Ils la regardaient avec la même aversion qu'avaient ressentie les gens du dix-septième siècle envers les poètes de la Pléiade. Il se peut que l'intérêt croissant dans la littérature anglaise avait ses sources dans un désir caché pour un peu de cette ivresse littéraire qui avait été bannie de la littérature française par les censeurs strictes, Malherbe et Boileau.

Tout en déplorant le manque de goût dans la littérature anglaise, ils appréciaient ces lueurs soudaines qui la sauvaient. Voltaire en parle avec pénétration.

"C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé: leurs pièces presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au

1. Ibid, p. 242.

2. Cité par Lovering, op. cit., p. 17.

milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique, mais, aussi, il faut avouer que les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent aussi l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière."<sup>1</sup>

Voltaire s'est vanté du rôle qu'il jouait en introduisant à ses compatriotes la littérature anglaise. Quoiqu'il partageât la révérence de ses compatriotes pour les règles, il se montrait critique compétent dans ses discours au sujet de la littérature anglaise. Dans les institutions anglaises il cherchait à prendre des modèles pour l'amélioration de la société française, et également il pensait trouver dans une étude de la littérature anglaise des suggestions pour la revivification de la littérature française dont il sentait bien la stérilité.

"Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue: nous devrions à notre tour emprunter d'eux après leur avoir prêté."<sup>2</sup>

Et il montre son manque de préjugé national dans ce qui suit:

"nous ne sommes venus, les Anglais et nous qu'après les Italiens qui en tout ont été nos maîtres et que nous avons surpassés en quelque chose. Je ne sais

1. "Lettres Philosophiques", vol. 2, p. 84.

2. Ibid, p. 139.

à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence mais heureux celui qui sait entier leurs différents mérites."<sup>1</sup>

Voltaire diffère des autres critiques dans ce qu'il voyait que les qualités d'irrégularité et de "barbarité" étaient indigènes à la littérature anglaise.

"Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux et croissant inégalement et avec force."

Notez qu'il ajoute:

"il meurt, si vous voulez forcer sa nature et le tailler en arbres des jardins de Marly."<sup>2</sup>

Quant à la liaison entre la littérature et le caractère anglais, tous sont d'accord en attribuant les fautes de goût à l'impatience contre les contraintes, manifestée dans toutes les actions des Anglais. L'Abbé le Blanc est peu charitable lorsqu'il remarque:

"Their literature partakes of the hardness and stiffness which is part of their character."<sup>3</sup>

Pour la plupart, les Français regardaient les fautes comme un résultat assez malheureux de cette indépendance d'esprit qui avait gagné pour les Anglais la liberté dans la vie

1. Idem.

2. Ibid, p. 87.

3. Abbé le Blanc, op. cit., Vol. 1, p. 246.

politique et dans les régions de la pensée.

Le dégoût pour la bizarrerie de la littérature disparaissait lentement pendant le siècle, et donna lieu à l'admiration. Ce qui produisit ce changement c'était une foule d'ouvrages qui, à cause de l'influence française exercée sur l'Angleterre pendant l'âge précédent, étaient plutôt français qu'anglais dans leurs traits caractéristiques. Il n'y avait<sup>pas</sup> eu un manque d'admiration pour ces ouvrages qui avaient les qualités françaises d'ordre et de clarté. Le poète Waller qui le premier avait imposé une prosodie stricte sur la versification anglaise, est le premier de ces poètes qu'ils croyaient dignes d'être comparés à leurs grands écrivains. Ils le regardaient comme le prédecesseur de Pope, dont ils chantaient les louanges et dont Voltaire a dit,

"c'est, je crois, le poète le plus élégant, le plus correct, et ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux, qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigus de la trompette anglaise aux sons doux de la flute."<sup>1</sup>

Voltaire estime également les oeuvres de Dryden et dans le recueil qu'il fit pendant son séjour en Angleterre,

1. "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 136.

les extraits qui remplirent la majorité des pages sont de ces deux poètes. Les Français trouvaient aussi la qualité française de clarté dans le prose d'Addison et dans le chef-d'oeuvre de Defoe, "Robinson Crusoe". C'est, en effet un reflet de leurs propres traits qu'ils estimaient dans la littérature classique anglaise. Ce sont les seuls traits qu'ils pouvaient goûter à cette époque, et ils sont les traits aussi que les Anglais estimaient eux-mêmes alors. En effet, "les jugements de goût de Voltaire sur les Anglais ont leur source dans sa culture esthétique et dans son attachement à l'art français. Cependant ils dépendent aussi dans une large mesure des conversations qu'il a eues avec les Anglais littérateurs et "gentlemen", dont il avait fait la connaissance. Les réserves du goût français de Voltaire ne sont souvent que l'écho des réserves de la bonne compagnie anglaise du premier tiers du dix-huitième siècle."<sup>1</sup>

La forme de cette littérature leur était agréable, et elle indiquait que les Anglais n'étaient pas tout à fait dépourvu de bon sens et de sobriété. De temps en

1. Ibid, note p. 88.

temps le fond les charmaient à cause des éléments gaulois, la moquerie et la spiritualité. Les satires de Pope étaient très populaires et Voltaire dit de "Hudibras", "c'est de tous les livres que j'ai jamais lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit."<sup>1</sup> C'est l'irlandais Swift, cependant qui leur est le plus cher. Ils goûtaient fort son style narquois et un peu âpre, mais étincelant et plein d'esprit. Voltaire le trouvait une âme sympathique, et il en dit:

"Mr. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie, il n'a pas, à la vérité, la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable, la bonne plaisanterie son partage en vers et en prose."<sup>2</sup>

Après avoir lu de tels ouvrages, les Français n'accusaient plus leurs voisins de barbarisme littéraire. Ils leur accordaient la capacité d'atteindre aux sommets du Parnasse pourvu qu'ils eussent un milieu favorable pour l'appri-voisement de leur Pégase fougueux.

Les satires d'un Pope et les contes narquois d'un Swift exprimaient d'une manière subtile mais indirecte le caractère des Anglais. Pour une peinture vive et colorée

1. Ibid, p. 134.

2. Ibid, p. 135.

des individus de cette société intéressante, les Français se tournaient vers le drame. Ils étaient repoussés d'abord par le mélange des genres et par la négligence des règles. Les dramaturges anglais semblaient n'avoir jamais entendu parler des règles des trois unités et leurs pièces semblaient vraiment monstrueuses. Il faut se souvenir encore, que les Anglais eux-mêmes au commencement de cette époque déploraient cette violence et estimaient peu les pièces shakespeariennes. Quelques-uns des Français goûtaient l'animation de la scène anglaise et la comparaient favorablement à l'action trop languissante des pièces françaises. Mais l'opinion générale semblait avoir été celle de le Blanc, qui dit:

"The English poets in conformity with the general character of their nation cannot bear to be captivated by any yoke. They receive no rules for the stage but such as leave them full liberty. But yet their Pegasus would seldomer run astray if they held tighter rein on him. Like their hunters, he stands less in need of spurs to give him spirit, than of a curb to check his impetuosity. The English poets affect to support an error which is favorable to their laziness."<sup>1</sup>

Les Français étaient choqués aussi par la licence du théâtre anglais. Dans le "Mercure" de 1722 nous trouvons une

1. L'Abbé le Blanc, op. cit., Vol. 1, p. 238.

note sur le libertinage du théâtre anglais, "le lecteur judicieux et réglé comparera sans doute avec plaisir la retenue et la modestie de nos spectacles avec la licence condamnable de ceux de nos voisins."<sup>1</sup> Cependant au commencement du siècle plusieurs des écrivains anglais se sont donnés le rôle de censeurs moraux, et à l'heure où l'anglomanie s'accroissait le libertinage diminuait rapidement. Le théâtre devenait plus bourgeois et reflétait l'augmentation du sentiment moral chez les Anglais. Il y avait également de l'amélioration du point de vue français, dans la forme des pièces. C'est au "Caton" d'Addison qu'on attribuait ce changement. Voltaire a propagé cette opinion en le nommant "le premier Anglais qui ait fait une pièce raisonnable et écrite d'un bout à l'autre avec élégance."<sup>2</sup> Cette modification du théâtre anglais le rendait plus agréable au goût français. Les voyageurs estimaient fort "les belles comédies" comme celles de Congreve dont Voltaire a écrit d'une plume aiguisée:

"Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse, on n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie, vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon,

1. Cité par Lovering, op. cit., p. 20.

2. "Lettres Philosophiques", Vol. 2, p. 84.

ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie."<sup>1</sup>

Au milieu du siècle les pièces anglaises devenaient remarquables pour la description minutieuse des caractères et les Français y pouvaient trouver des portraits vifs de leurs voisins.

En leur parlant des pièces assez régulières d'un Jonson ou d'un Congreve, Voltaire introduisait ses lecteurs lentement au drame anglais, il les "amadouait" et les préparait à goûter les pièces de "ce fameux Shakespeare" dont les "endroits frappants demandent grâce pour toutes les fautes". Comme nous l'avons montré les Français le connaissaient mal avant ce siècle. Voltaire se montre critique littéraire compétent dans son appréciation du génie de Shakespeare dont il fut frappé pendant son séjour en Angleterre. Il voyait au-delà des faiblesses à la sublimité et il en parle avec enthousiasme.

"Shakespeare qui passait pour le Corneille des Anglais . . . créa le théâtre, il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Le mérite de cet Auteur a perdu le théâtre anglais,

1. Ibid, p. 108.

il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses Farces monstrueuses qu'on appelle Tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès."<sup>1</sup> Les louanges de Voltaire sont mêlées de censure et il montre qu'il y avait dans Shakespeare beaucoup de cette négligence des règles qu'on avait attribuée à l'ignorance, à la paresse ou au manque total de goût littéraire chez les poètes anglais. Voltaire avertit ses lecteurs contre cette faute, leur citant l'exemple horrible de la scène des fossoyeurs dans Hamlet qui "creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, en faisant sur les têtes de mort qu'ils rencontrent des plaisanteries convenables aux gens de leur métier."<sup>2</sup> Autant que ses contemporains anglais il lamente le caractère sanglant des pièces, mais il admire le mouvement et la décoration scénique. Il a cherché lui-même à introduire ces qualités dans ses propres pièces et nous les trouvons par exemple dans "Zaire. Surtout il ressentit la sublimité du langage shakespérien et il en parle ainsi,

"C'est Shakespeare qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force et cette énergie

1. Ibid, p. 79.

2. Ibid, p. 80.

qu'on n'a jamais pu augmenter depuis sans l'outrer et par conséquent sans l'affaiblir."1

En 1733, les critiques littéraires français condamnaient ses louanges de cet écrivain barbare. Lentement cependant, le sentiment et le goût personnel remplaçaient la raison comme bases de la critique. On oubliait les barbarismes de Shakespeare et s'enthousiasmait pour ses peintures vives des passions et des qualités de coeur. On trouvait dans ses pièces des portraits vifs des hommes soumis au sort, ou s'amusant dans les rapports gais d'une comédie. Voltaire se montre sage dans son choix de Shakespeare comme représentant des Anglais, car dans ses pièces il se trouve l'épîtôme et l'expression la plus haute du génie anglais. Shakespeare était essentiellement anglais et quoiqu'il ait pénétré aux traits universels qui ne saient aucune barrière de pays ni d'époque, il les <sup>a</sup>dépeints dans un décor anglais et par moyen des caractères anglais. Pendant le siècle, on peut suivre le développement de l'admiration pour les Anglais dans les changements dans l'opinion française à l'égard de Shakespeare.

L'admiration s'accroissait lentement, et en 1776, on

1. "Oeuvres", Vol. 23, p. 210.

le nomma "le dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection."<sup>1</sup> A cette époque Voltaire lui-même avait changé d'avis à l'égard de Shakespeare, et il croyait ces louanges trop emportées. Quand il vit qu'on voulait donner comme modèles aux jeunes écrivains français, les pièces de Shakespeare au lieu de celles de ses maîtres révéérés, Corneille et Racine, le vieux guerrier sonna l'attaque, et condamna vigoureusement l'adulation aveugle de celui qu'il admirait tant autrement<sup>fois</sup>. Criant, en allant à la charge, "Vive Saint-Denis-Voltaire, et meure George-Shakespeare", il l'attaqua du point de vue patriotique.

"Je ne consentirai jamais que Shakespeare soit si redoutable pour la France qu'on lui immole Corneille et Racine. Je suis assez comme ceux qu'on appelle les insurgents d'Amérique, je ne veux point être l'esclave des Anglais. Je n'ai écrit à l'Académie cette lettre dont vous me faites l'honneur de me parler que pour me justifier d'avoir été le premier panégyriste en France de la littérature anglaise. Ce n'est pas ma faute si on a abusé des louanges que j'avais sonnées aux bons auteurs de ce pays-là, et si on a voulu me casser la tête avec l'encensoir même dont je m'étais servi pour les honorer. Ma lettre était d'un bon Français qui combattait pour sa patrie et qui ne voulait point que Paris fut subjugué

1. Ibid, Vol. 30, p. 351.
2. Lettre à l'Académie Française, 1776, provoquée par la traduction française par L'etourneur des Oeuvres de Shakespeare.

par Londres."<sup>1</sup>

Voltaire était écrivain classique et il croyait avec ardeur que le bon goût était essentiel à la beauté d'une pièce. Il s'adressa donc aux "cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états."<sup>2</sup> Il les appelle tous au secours des jeunes écrivains qui sont en péril à cause de l'exemple pernicieux de Shakespeare.

"Qu'ils jugent, dit-il, si la nation qui a produit Iphigénie et Athalie doit les abandonner, pour voir sur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des sorciers, des bouffons, et des prêtres ivres, si notre cour, si longtemps renommée pour sa politesse et pour son goût, doit être changée en un cabaret de bière et de brandevin."<sup>3</sup>

Pour notre étude, l'intérêt de ce combat littéraire, c'est la preuve qu'elle donne du prestige de Shakespeare. Voltaire avait assez de combats et il n'aurait pas sonné l'attaque s'il n'y avait pas ~~un~~ un danger réel. C'est que vers la fin du siècle, l'admiration pour Shakespeare et pour les Anglais était bien fondée. On avait oublié les bizarreries, les défauts de goût et on estimait fort la générosité et la grandeur d'âme. Au commencement du siècle lorsque les Français étaient entêtés de la raison

1. Ibid, Vol. 50, p. 96.
2. Ibid, Vol. 30, p. 362.
3. Ibid, p. 368.

ils n'accueillaient que les traités philosophiques .  
Ils estimaient l'Anglais tout d'abord comme un philosophe  
sensé et raisonnable et ils négligeaient les expressions  
émotionnelles de son caractère. Le naturalisme de Locke,  
le système d'examen objective a influé sur les Français.  
Naturellement ils ont tourné cette nouvelle méthode  
d'analyse sur leur propres caractères, et de là vient  
la préoccupation égoïste et la furie d'analyse qui menaient  
les Français droit au romantisme.

Leur guide dans ce sentier nouveau était Richardson,  
le romancier anglais, dont les longs romans bourgeois et  
sentimentaux faisaient fureur en France. Richardson  
prenait la vie fort au sérieux. Les pages de ses romans  
sont remplies de préceptes moraux, et les libertins y  
sont assujettis à de longs sermons. Le secret du succès  
et de l'influence de Richardson c'est son exaltation de  
la sensibilité. Dans une succession de lettres inter-  
minables il analyse minutieusement les complexités des  
passions et des sensations. Les sujets de cette vivi-  
section sentimentale sont des bourgeois, représentants  
de la majorité des Anglais, et il les peignait avec une

fidélité infatigable. Les Français pouvaient trouver dans ses pages le type de l'Anglais, sérieux et sentimental, austère mais encore passionné, et dont le caractère était un mélange de philosophie et de sensibilité.

Ce sont les traits dominants des types de l'Anglais qui se trouvent dans les ouvrages français de cette époque. Tout d'abord les Anglais dans la littérature française ne sont que des intermédiaires pour l'expression des idées. Chez Voltaire par exemple, nous trouvons un Quaker qui représente la liberté religieuse de l'Angleterre, un négociant qui montre l'attitude des Anglais envers le commerce, et ainsi de suite. Nous ne trouvons pas d'individus dans les pages des "Lettres Philosophiques", seulement des marionnettes dont Voltaire tenait les fils et avec qui il divertissait et exhortait les Français. Voltaire était surtout sociologue et propagandiste, et il s'occupait des idées plutôt que des caractères. Un romancier de ses contemporains avait la sensibilité et l'intuition nécessaires pour la création des personnages. C'est l'Abbé Prévost qui lui aussi s'est réfugié en Angleterre. Il s'enthousiasmait au sujet de ce pays autant que Voltaire et il

en donnait un commentaire dans ses "Mémoires d'un homme de qualité". Dans "Cleveland" nous trouvons le portrait d'un homme qui possédait tous les mérites anglais. Elevé par une mère dévouée il recevait une éducation dont "le principal objet . . . avait été la Philosophie Morale."

"Je savais lire, dit-il, lorsque le commun des enfants commence à parler; et la solitude perpétuelle dans laquelle j'étais retenu me fit prendre l'habitude de penser et de réfléchir."<sup>1</sup>

Il était fortifié pour la vie avec toutes les armes que pouvait lui donner la philosophie. Cet homme merveilleux est soumis à une série d'aventures mais sa sérénité n'est jamais ébranlée. Ses propres sensations sont les sujets de ses contemplations. Il dit fièrement:

"La vérité, le courage, et la constance inaltérable, que j'ai fait paraître dans toutes mes disgrâces m'a mérité le nom de Philosophe."<sup>2</sup>

En effet, dans Cleveland, Prévost donna à la France le type de l'Anglais, philosophe mais sensible, indépendant et sage, qui dominait dans la littérature pendant le siècle.

L'auteur de "Manon Lescaut" a dû ressentir vivement les charmes de Richardson et Prévost se hâta <sup>d'</sup> traduire ses romans. C'est lui donc qui introduisit dans la France ces exemples de vertu, Sir Charles Grandison, Clarissa Harlowe et Pamela. Combien de coeurs étaient serrés au

1. Prévost, "Cleveland", Vol. 1,

2. Ibid, Vol. 2, p. 2.

dela de la Manche à cause du sort de la pauvre Clarissa, victime vertueuse du scélérat Lovelace. Pamela devenait un modèle pour toutes les jeunes filles françaises. Les habitants de l'île partageaient la gloire de ces personnages. On avait estimé les Anglais pour leur indépendance et leur courage. On commençait à les aimer pour leurs coeurs sensibles. De tous ces Anglais créés par les romanciers le héros anglais de "La Nouvelle Héloïse" est le plus fameux. Son créateur lui donna un coeur sensible aux charmes de Julie et rempli d'une amitié généreuse pour Saint Preux. La sensibilité extrême de cet homme admirable est caché sous un maintien sévère et grave. Il est comme Cleveland dans ce que la passion ne l'emporte pas chez lui et il remplit le rôle de conseiller sage à son ami Saint Preux. Milord Edouard Bomston, "âme grande, ami sublime", n'est peut-être que "la plus naïve, mais la plus sincère expression de l'anglomanie de Jean-Jacques Rousseau"<sup>1</sup> mais il est néanmoins "le personnage le plus sympathique du récit."<sup>2</sup>

Partout dans les romans du siècle ce sont les mêmes

1. Texte, op. cit., p. 131.

2. Ibid, p. 128.

traits qu'on découvre. Toujours cet Anglais imaginaire est philosophe, son intégrité est inébranlable, son dehors est encore un peu formidable mais cela rehausse son charme. Il est de même taille que ces Anglais dépeints par Prévost, qui les comparaît favorablement avec leurs voisins français, "légers et inconstants".

"Quant aux Anglais, dit-il, quoique leur extérieur simple et modeste ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs, c'est une écorce saine, sous laquelle la première chose qu'on est porté à croire, c'est qu'il ne saurait y avoir de pourriture cachée. L'ouvret-on? On n'aperçoit que des parties solides et entières, qui plaisent également à la vue et pour l'usage. Plus on pénètre, plus on est satisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui semblent s'accroître et se développer sans cesse."<sup>1</sup>

1. Schroeder, op. cit., pp. 41, 42.

## CONCLUSION

Celui qui feuillette les mémoires et les recueils de lettres françaises du dix-septième siècle trouve un manque presque total d'intérêt au sujet des Anglais. Lorsqu'il se tourne à la littérature du siècle suivant, il peut trouver un amas de livres consacrés à la discussion de l'Angleterre et de ses habitants. Tout le monde s'enthousiasmait à ce sujet. Ceux qui s'intéressaient aux questions de gouvernement, trouvaient en Angleterre tout ce qu'ils regrettaient en France. Ceux qui étaient poussés par la curiosité à pénétrer dans "l'île inconnue", s'occupaient à observer les moeurs et le caractère des Anglais. Les liens entre les deux pays devenaient de plus en plus étroits. Dans la seconde moitié du siècle, même pendant la Guerre de Sept Ans, la noblesse française fréquentait Londres, Bath, et Tunbridge Wells. Beaucoup de ces voyageurs, sachant bien l'intérêt général dans ce pays, écrivaient des mémoires et des lettres, et celui qui cherche à se renseigner sur les rapports entre les deux nations pendant le dix-huitième siècle trouve qu'il y

presqu'un embarras de richesses.

Les Lettres de l'Abbé le Blanc, qui demeurait en Angleterre de 1734 à 1744, sont parmi les plus intéressants de ces recueils inspirés par les voyages en Angleterre. On est tenté de citer beaucoup de cette mine de renseignements. Il suffit de dire que le bon Abbé y donne une peinture détaillée des Anglais. Il les gronde pour leur vanité, leur singularité, leur manque de gaieté et leur ivresse; il les loue pour leur humanité, leur courage et la considération manifestée par les grands envers les petits. Dans ses lettres nous voyons les dames anglaises qui buvaient du thé incessamment, nous écoutons les conversations laconiques et mornes des hommes, nous allons à la chasse et avec l'Abbé lui-même, nous sommes "as much taken up with the hunters as with the stag they pursue."<sup>1</sup> Avec lui nous goûtons les joies de la vie de campagne, et nous nous réjouissons de voir ces paysages riants et verts.

"On all sides you see but little hills and rising grounds, the slope of which is as gentle as the aspect is agreeable. If the forests, which formerly covered this country, have almost dis-

1. L'Abbé le Blanc, op. cit., p. 360.

appeared the copses and woods that crown those little hills and the hedges that encompass the meadows and fields, give perhaps greater pleasure to the sight."<sup>1</sup>

Dans ce décor agréable l'Abbé le Blanc nous donne une peinture très intéressante et détaillée des Anglais. Il se servit bien des occasions pour les observer mais il voit bien que, même après sept ans, il ne les connaît pas tout à fait et il en dit:

"There is not perhaps a people in Europe, of whom it is more difficult to give a general idea, than of those among whom I live at this day. The English are as different from one another, as their nation is from other nations."<sup>2</sup>

Malgré leur curiosité et leur intérêt sympathique, les Français ne pouvaient préciser tout à fait le caractère de leur voisins. L'opinion française se modifiait continuellement, mais avec chaque modification, l'admiration augmentait. De plus, leur admiration n'était pas seulement verbale. Il y avait beaucoup de cette flatterie réelle, l'imitation. En 1776, Voltaire remarqua qu'ils "ont érigé à Paris un Vauxhall, ils se piquent d'avoir à leurs tables du rost-beef de mouton . . . La cour de Louis XIV avait autrefois poli celle de Charles II,

1. Ibid, p. 178.

2. Ibid, p. 15.

aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie."<sup>1</sup> Les mœurs parisiennes sont devenues un reflet de celles de Londres, les habits même sont anglicisés et dans sa retraite idyllique au Petit Trianon, Marie Antoinette porta un chapeau de paille anglais, embelli de rubans de paysanne. Dans les salons l'urbanité française s'est remplacée par le ton intellectuel des réunions anglaises. Les salonnières discutaient ardemment les théories de gouvernement et les découvertes de la science. Comme le dit Taine, "a philosopher with all his brains is as necessary in a salon as a lustre with all its lights."<sup>2</sup> Horace Walpole s'impatientait contre ce changement dans la société parisienne et lamentait ainsi:

"Il n'y avait pas une âme à Paris, rien que des philosophes que j'aurais voulu voir au ciel ou eux-mêmes ne désiraient pas être."<sup>3</sup>

"Les discussions politiques, philosophiques et scientifiques enthousiasmaient les réunions des Parisiens polis" et Walpole, qui "en sa qualité d'Anglais et de membre de la Chambre des Communes où pendant de longues années il avait entendu les discours et les débats des grands

1. Voltaire, "Oeuvres Complètes", Vol. 30, p. 351.
2. Lockitt, C.H., "The Relations of French and English Society (1763-1793)", p. 62.
3. "Lettres de Mme. du Déffand à Horace Walpole", Introduction, p. lxxii.

orateurs et des grands politiques qui créaient l'histoire de leur nation, et était habitué à la politique pratique", "écoutait avec une impatience amusée ces orateurs de salon irresponsables dont les esprits alertes se tournaient vers une nouveauté avec empressement, et qui discutaient avec une telle ardeur des sujets de littérature de gouvernement, de religion (ou comme le dit Walpole, d'irréligion) sans se douter qu'ils travaillaient à confectionner des explosifs dont ils devaient être les premières victimes."<sup>1</sup>

Nous voyons ici l'importance des rapports entre les deux pays. Aveuglés par leur admiration, les Français ne voyaient pas qu'ils ne pouvaient pas sans danger adopter les moeurs et les institutions anglaises. En imitant les Anglais, ils allaient trop loin. Par exemple les 'insulaires phlégmatisés' lisaient avec ardeur les "Mystères d'Udolphe", et les oeuvres de Macpherson, mais l'ardeur des Français pour le vague de ces écrivains était beaucoup plus grande que celle de leurs voisins moins sensibles. Richardson inspira beaucoup plus de pleurs en France qu'en Angleterre. C'était un Français qui s'exprimait ainsi:

1. Ibid, p. lxix.

"I love the terror which a gloomy forest, and those mournful caves where naught but bones and tombs are to be found, inspires in me. I love the howling of the winds, the precursors of the storm, the rumbling and the crashing of the thunder, and the torrential rain. . . . In that minute there is for me a horrid charm and undefinable delight -- It is a need of the soul."<sup>1</sup>

En effet les Français admiraient les traits qu'ils comprenaient le mieux. Leur conception du caractère anglais n'était pas complète et ils y trouvaient toujours des contradictions. Ils estimaient les Anglais comme philosophes et ils ne pouvaient pas comprendre la ferveur inspirée chez une race sensée par un Wesley. De plus il y avait un élément de danger dans ces idées imparfaites, surtout lorsqu'ils cherchaient à imiter leurs voisins. Ils voulaient partager les joies de campagne tant goûtées par la noblesse anglaise, mais les Français élevés dans l'atmosphère artificielle des salons étaient tout à fait désorientés lorsqu'ils rentraient dans leurs états. Pour la plupart, ils y menaient une vie paresseuse et négligeaient ou opprimaient leurs paysans. Les jeunes nobles français voulaient s'occuper au gouvernement de leur pays, comme le faisaient leurs voisins anglais, mais ils étaient presque aussi incompétents à remplir cette tâche que les

grandes dames des Salons et quand, à la fin du siècle, l'ordre établi était bouleversé, les nobles ne pouvaient rien contre la furie du tiers état.

Il serait facile d'exagérer l'importance des rapports entre les deux pays, mais il est bien clair que l'opinion des Français à l'égard de leurs voisins influa beaucoup sur l'histoire de leur pays. Elle était en effet une influence dominante dans le développement des idées et des événements qui moulaient l'histoire de la France.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ascoli, G.; "La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII<sup>e</sup> siècle"; Paris, Librairie Universitaire, J. Gamber Editeur; 1930.
- Bayle, P. ; "Dictionnaire historique et critique"; ed. Des Maizeaux, Amsterdam, Par la Compagnie des libraires; 1734.
- Chase, C.B.; "The Young Voltaire"; London, Longmans, Green and Co.; 1926.
- Churton Collins, J.; "Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England"; London; Eveleigh Nash, Fawside House; 1908.
- Havens, G.R.; "The Abbé Prévost and English literature", Princeton N.J., Princeton University Press, E. Champion; 1921.
- L'Abbé le Blanc; "Letters on the English and French Nations"; London; 1747.
- Lockitt, C.H.; "The Relations of French and English Society"; (1763-1793); London, Longmans, Green and Co.; 1920.
- Lovering, S.; "L'activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'ancien 'Mercure de France'"; Paris; E. de Boccard Editeur; 1930.
- Montesquieu, C.L. de S.; "Oeuvres"; Ed. pub. par L. Parrelle; Paris, Lefevre; 1826.
- Mrs. Paget Toynbee; "Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole" (1766-1780); London, Methuen; 1912.

- Prévost, A.F.; "Le philosophe anglais, ou, Histoire de Monsieur Cleveland"; Nouv. ed. Amsterdam et Leipzig, Arkstee Merkus, 1744.
- Rapin, Père; "Réflexions sur la poétique"; Amsterdam; 1709.
- Rousseau, J.J.; "Julie, ou, La Nouvelle Héloïse"; Paris, Garnier frères, 188-.
- Saint-Evremond, C. de M. de Saint Denis; "Oeuvres Mêlées de Saint-Evremond, Paris, J. Léon Techener; 1865.
- Schroeder, V.; "L'Abbé Prévost"; Paris, Librairie Hachette et Cie; 1898.
- Texte, J. ; "Jean-Jacques Rousseau et les origines du Cosmopolitisme Littéraire"; Paris, Librairie Hachette et Cie; 1895.
- Voltaire, F. M. A. de ; "Oeuvres Complètes"; Nouv. ed. Edited by Louis Moland; Paris, Garnier frères, 1877-1885.
- -- "Lettres Philosophiques"; Edition Critique par Gustave Lanson; Paris, Librairie Hachette et Cie; 1915.

# # # #

- Torrey, H.L.; "Voltaire's English Notebook"; Modern Philology; F. 1929; Chicago, The U. of C. Press.

## TABLE DES MATIÈRES

# # # # #

	Page
CHAPITRE I L'éveil de l'intérêt à l'égard des Anglais . . . . .	1
CHAPITRE II L'éveil de l'admiration pour les Anglais . . . . .	
CHAPITRE III Les interprètes de l'Anglais dans son milieu politique . . . . .	32
CHAPITRE IV Les traits caractéristiques de l'Ang- lais révélés par les institutions de son pays . . . . .	50
CHAPITRE V L'Anglais révélé par la littérature . . . . .	66
CONCLUSION . . . . .	89

# # # # #